

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

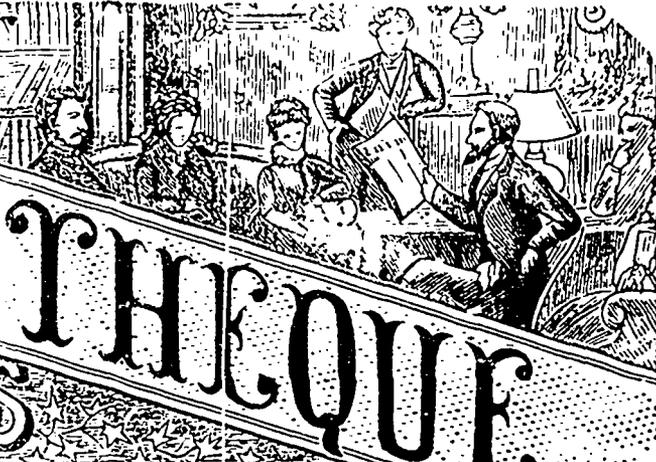
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

LA BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiee par Poirier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques

Vol. VI

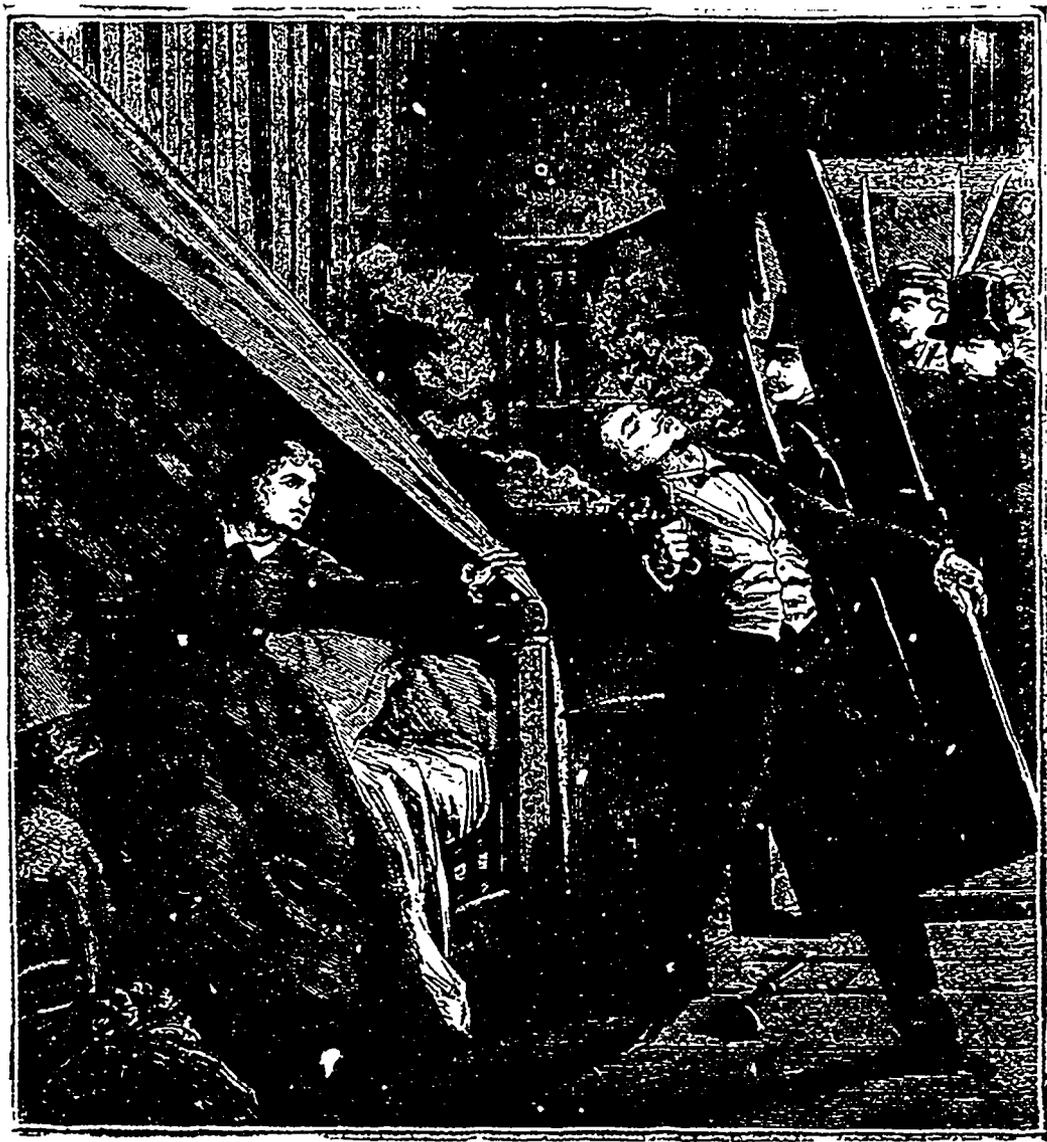
{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 1^{ER} NOVEMBRE 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 4

LE COUPE-GORGE !



La jeune femme vit son mari debout appuyant contre sa tempe le canon d'un revolver. (Page 78)

LE COUPE-GORGE

PROLOGUE

LE SUICIDE

Les maisons ont leur physionomie comme les hommes.

Certaines demeures, d'aspect modeste cependant, attirent et charment le regard et n'éveillent dans l'esprit que des idées de calme, de repos, de bonheur tranquille.

D'autres logis, au contraire, inquiètent instinctivement par leur mine de coupe-gorge. L'observateur, jugeant sur l'apparence, se dit, et non pas sans raison, que les hôtes de pareils gîtes ne doivent pas être d'honnêtes gens.

C'est dans cette catégorie suspecte qu'il fallait classer une maison à deux étages, située en 1850 sur le boulevard des Batignolles, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'École polonaise ;—*Scola Polska*.

Le boulevard en question, de nos jours, est une grande et belle voie, bien entretenue, bien éclairée, bordée de constructions élégantes, de magasins luxueux et de cafés éblouissants. Les noctambules y peuvent circuler longtemps après minuit sans trop courir le risque de faire de fâcheuses rencontres.

Il n'en était pas de même il y a vingt quatre ans, et la portion du boulevard extérieur comprise entre Montmartre et les Batignolles, steppe poudreux en été, cloaque fangeux en hiver, à peine éclairée quand venait le soir et rendez-vous habituel des rôdeurs de barrières, s'allongeait entre une double rangée de masures sordides.

Malgré ses proportions moins restreintes, la maison à deux étages dont nous parlions quelques lignes plus haut ne jurait point parmi les bicoques qui l'avoisinaient.

Une sorte de lèpre semblait étendue sur sa façade dont le crépissage grisâtre tombait par écailles. Des volets et des persiennes différents de forme et de couleur, achetés à des entrepreneurs de démolition, s'ajustaient tant bien que mal à ses fenêtres irrégulièrement percées.

Le propriétaire, un gros homme nommé Vignot et surnommé *Fil-en-Quatre*, occupait le rez-de-chaussée. Il y tenait une sorte d'estaminet borgne dont la clientèle était plus nombreuse que choisie.

S'il fallait en croire le bruit public, Vignot joignait à sa profession avouée toutes sortes de métiers douteux et de commerces illicites. Il évitait d'ailleurs de se compromettre, et la police, à laquelle il rendait parfois de notables services, fermait les yeux, dans une certaine mesure, sur ses agissements suspects.

A la hauteur du premier étage s'accrochait au mur, dans un cadre de bois noir, un grand tableau peint à l'huile, dont le soleil, la pluie et la poussière n'avaient pas encore éteint complètement les couleurs éclatantes.

Ce tableau (son auteur, hélas !... avait peut-être rêvé jadis les gloires de l'Institut !) représentait une jeune dame, coiffée d'un chapeau jaune à plumes blanches, vêtue d'une robe rose notablement décolletée, portant sur ses épaules une écharpe d'un bleu saphir, et se penchant avec grâce pour extraire délicatement, du cœur d'un chou colossal et vert émeraude, un bébé jofluffu dont les *Amours* de Pierre-Paul Rubens auraient envié les formes rebondies.

Au-dessous de cette allégorie, si pleine de délicatesse et si magistralement rendue par le pinceau de l'artiste, se lisait un nom auquel, à cette époque, personne ne prenait garde, et qui devait, vingt-trois ans plus tard, faire la fortune d'un théâtre de Paris :

MADAME ANGOT PREND DES PENSIONNAIRES.

Était-elle parente de la légendaire dame de la halle, forte en gueule, pas bégueule ? Nous l'ignorons, et les recherches faites pour nous en assurer sont restées sans résultat.

Madame Angot, quelle que fût d'ailleurs son origine, occupait le premier étage tout entier, payait exactement son terme et jouissait de la considération du sieur Vignot, dit *Fil-en-Quatre*.

Un écriteau placé bien en vue indiquait qu'au-dessus de l'établissement de la garde-malade se trouvaient des chambres et des cabinets garnis, à louer à la semaine, à la quinzaine ou au mois.

L'universel Vignot était l'entrepreneur de ces locations.

Au bout d'une allée sans portier, tout imprégnée de senteurs fétides, un escalier étroit et noir, aux marches empâtées de callosités boueuses, conduisait chez madame Angot et montait aux chambres garnies.

Pénétrons dans l'une de ces chambres, celle qui portait le numéro 4.

Il serait difficile de se figurer une pièce plus sordidement meublée et d'apparence plus vulgaire, pour ne pas dire plus misérable.

Des rideaux en mauvais état, de calicot jadis blanc à bordures rouges, cachaient à demi une couchette en bois peint supportant une paillasse éventrée et un matelas mince comme une galette. Un rideau déchiré dans toute sa longueur, et pareil à ceux du lit, se drapait devant la fenêtre.

Une commode d'occasion, une table de nuit, un guéridon métamorphosé en table de toilette, et quatre chaises de bois blanc foncées de paille, composaient tout le mobilier. Une malle de dimension moyenne reposait près de la commode. Sur la cheminée, point de pendule, mais deux *chandeliers* de cuivre, se reflétant dans une glace verdâtre, mal étamée et couverte de noms de femmes tracés avec la pointe d'un diamant. Comment expliquer en un pareil bouge la présence de ce diamant, si petit d'ailleurs qu'il pût être ? C'est dans le voisinage du bal de la Reine-Blanche qu'il faudrait chercher sans doute le mot de cette énigme.

Sous le manteau de la cheminée, un réchaud, une bouillotte, un poêle de terre, quatre ou cinq assiettes de faïence, une bouteille vide, deux gobelets, deux couteaux à manches de corne, trois couverts en métal d'Alger et une petite provision de charbon de bois.

Voilà le décors. Occupons-nous maintenant des personnages.

Ils étaient deux, et jamais, croyons-nous, contraste plus étrange, plus inattendu, plus invraisemblable, ne s'est produit entre le cadre et les figures d'un tableau.

Devant la glace étroite et terne, et qui semblait couverte d'un brouillard éternel, un homme, debout, mettait sa cravate.

Cet homme, qui pouvait avoir trente-quatre ou trente-cinq ans, n'appartenait évidemment point à la caste des hôtes habituels de ces parages obscurs. Des cheveux blonds ondulés naturellement, s'éclaircissant au sommet du crâne et s'argentant sur les tempes, couronnaient des traits fins, réguliers et d'une grande distinction. L'ensemble du visage offrait une beauté frappante, mais une beauté fatiguée, ou pour mieux dire flétrie.

La pâleur livide et plombée du teint, les rides précoces rayant le front et plissant l'angle des paupières, la teinte bistre estompant le contour des yeux, la lèvre inférieure décolorée et déjà tombante, attestaient les ravages causés par de grands soucis, de profonds chagrins, ou par une vie de plaisirs sans frein.

La dernière de ces trois suppositions paraissait d'ailleurs la plus vraisemblable, s'il est vrai toutefois qu'on puisse former, d'après le regard, des conjectures rarement trompeuses.

Le regard du personnage qui nous occupe était inquiétant. Chacune de ses prunelles d'un bleu pâle, d'où tombait un feu morne, (qu'on nous passe cette expression) semblait un soupire ouvert sur un abîme. Il ne devait y avoir au fond de l'âme de cet homme que des ténèbres insondables, éclairées vaguement par les lueurs des passions malsaines.

Les soins qu'il donnait à sa toilette, avec une coquetterie digne d'un milieu bien différent, l'absorbaient en ce moment tout entier. Dix fois de suite il recommença le nœud de sa cravate, (la science du nœud de cravate existait encore en 1850) et quand il l'eut enfin tout à fait réussi, il sourit à l'image à peine distincte que lui renvoyait le miroir terni ; il

endossa une redingote bien coupée qui faisait valoir à merveille l'élégante cambrure de sa taille. Il glissa dans sa poche un petit pistolet et quelques pièces de menue monnaie qui se trouvaient pêle-mêle sur la cheminée, il passa sur ses gants gris perle encore frais un morceau de gomme élastique, afin d'en effacer les souillures légères, et enfin il prit son chapeau, un chapeau presque neuf et du bon faiseur, qu'il posa sur sa tête en l'inclinant un peu trop crânement du côté droit.

—Clotilde, dit-il ensuite en s'adressant à une jeune femme qui se trouvait avec lui dans la chambre garnie, je sors...

Cette jeune femme, assise sur la couchette, appuyait ses coudes sur ses genoux et cachait son visage dans ses mains. Un ample peignoir d'étoffe brune l'enveloppait toute entière. On ne voyait de sa personne que ses doigts effilés, blancs comme du marbre, et les torsades épaisses de sa chevelure d'un blond cendré.

Elle releva lentement la tête.

C'est tout au plus si elle avait vingt-quatre ans. Belle comme un rêve, elle ressemblait à un ange, mais à l'ange de la douleur. Ses joues pouvaient lutter de blancheur avec ses mains. Sous leur épiderme velouté on ne sentait point circuler le sang. Ses paupières seules offraient un ton d'un rose vif. Un cercle d'azur entourait ses yeux. Une sorte de voile humide s'étendait sur ses prunelles d'un bleu sombre. Deux larmes se suspendaient comme deux perles au bout de ses longs cils recourbés.

—Vous sortez... murmura-t-elle. Eh bien ! mais, c'est votre habitude quotidienne... il serait plus étonnant de vous voir rester, ce me semble...

—Est-ce un reproche ? demanda le jeune homme avec quelque roideur.

—Un reproche ? vous savez bien que je ne vous en adresse jamais !... Quand rentrerez-vous ?

—Comme de coutume...

—C'est-à-dire lorsque la nuit sera bien avancée !... Vous revenez juste au moment où le jour va paraître... Vous dormez alors jusqu'au soir et vous n'interrompez votre sommeil que pour me quitter de nouveau... A peine si nous échangeons quelques paroles, et pendant plus de la moitié de ma vie je suis seule... seule et ici !... ici !... répéta-t-elle avec un frisson involontaire, en jetant autour d'elle un regard effaré.

—Le logis n'est pas beau, j'en conviens, répliqua le jeune homme, mais nous en changerons, je vous le promets, et plus tôt que vous ne l'espérez peut-être... d'ailleurs la maison est tranquille... aucun danger ne vous y menace...

—Avec vous, j'accepterais ce triste gîte, vous le savez, reprit la jeune femme ; j'accepterais tout ! je l'ai bien prouvé ! mais seule, seule sans cesse... Ah ! je vous le jure, c'est trop triste... Et puis il me vient de sombres idées... que faites-vous donc ainsi, loin de moi, toujours ?

—Je lutte contre un passé que des chances funestes ont rendu mauvais... je prépare un avenir meilleur... Enfin je m'occupe de changer notre position...

—Vous vous occupez de cela, la nuit ?

—Pourquoi non ?... Dans le monde financier de Paris, la nuit n'interrompt pas les affaires.

La jeune femme secoua la tête avec une incrédulité manifeste, et, quittant la couchette qui lui servait de siège, elle se dressa.

II

—Clotilde, reprit le jeune homme, avec une impatience mal déguisée, pourquoi secouez-vous ainsi la tête ? Vous ne me croyez pas ?...

—Malgré moi, c'est vrai, je doute...

—Cependant, je vous affirme...

—N'affirmez rien, je vous en supplie !... interrompit vivement Clotilde. A quoi bon ?... Vous êtes le maître de vos actions, le seul maître, et vous avez peu l'habitude de me rendre des comptes... Je sais trop bien, d'ailleurs, que mon influence sur vous n'existe plus depuis longtemps, en supposant

qu'elle ait existé jadis, et que vous ne changerez rien à votre genre de vie... Laissez-moi vous dire cependant combien mon épouvante est grande en vous voyant creuser chaque jour davantage l'abîme au fond duquel nous sommes descendus... Tout est perdu, Gontran, sauf l'honneur... Prenez garde que l'honneur ne sombre à son tour dans cet irrémédiable naufrage !...

Gontran tira d'un étui fort élégant un cigare qu'il alluma.

—Est-ce tout ? demanda-t-il en haussant les épaules.

—Pas encore...

—Hâtez-vous donc, ma chère, je vous en prie, car je suis pressé...

—Gontran, n'aurez-vous point pitié de moi ?... Si vous saviez ce que je souffre !... si vous saviez quelles angoisses s'emparent de moi, la nuit, quand des bruits sinistres, d'effrayantes rumeurs, des cris d'appel, retentissent sous ma fenêtre et me réveillent en sursaut ! Ce quartier est dangereux, vous ne l'ignorez pas... Je ne sais quel pressentiment m'avertit qu'il vous arrivera malheur !... On vous assassinera, Gontran, et vous n'avez pas le droit de vous exposer ainsi !... Je vais être mère... voulez-vous donc qu'à peine au monde votre enfant soit orphelin ?...

—N'ayez nulle inquiétude à ce sujet, ma chère... répliqua le jeune homme avec insouciance, mes précautions sont prises... J'ai dans ma poche un pistolet, et les rôdeurs nocturnes trouveraient à qui parler... Vous voilà rassurée, j'espère... et maintenant, adieu... ou plutôt au revoir...

—Un mot, un dernier mot, je vous en supplie !... L'homme d'en bas... l'homme qui nous loue cette misérable chambre, m'a arrêtée hier au passage...

—Que voulait-il ?

—Il paraît que vous lui devez une quinzaine... il la réclamait...

—L'impertinent !...

—Il compte, m'a-t-il dit, s'adresser à vous, et je m'étonne qu'il ne soit pas monté déjà... Parlez-lui... Evitez-moi la honte d'une réclamation nouvelle... Payez-le, je vous en conjure...

—Cela m'est impossible ce soir, mais il sera soldé demain... oui, demain, et nous quitterons cet abominable bouge, et nous prendrons un gîte provisoire, élégant et confortable, dans l'un des beaux quartiers de Paris, en attendant que vous ayez une installation digne de vous, ce qui tardera peu, croyez-moi...

—Vous allez donc avoir de l'argent ?

—Oui, ma chère, beaucoup d'argent...

—D'où viendra-t-il ?

—D'une spéculation heureuse qui change la face de mes affaires... Et maintenant nous nous sommes tout dit, n'est-ce pas ?... Je pars et je tâcherai de rentrer de bonne heure...

Gontran se dirigea vers la porte.

—Vous savez, murmura Clotilde d'une voix tremblante et baissant les yeux, vous savez qu'il ne me reste rien...

—Comment, rien ? demanda brusquement le jeune homme en se retournant.

—Non, pas un sou...

—Déjà !... Comment ?... Je vous avais laissé un louis, ce me semble...

—Il y a huit jours...

—C'est que, ce soir, je suis moi-même absolument à sec... pour la dernière fois grâce au ciel... Enfin, prenez ceci... je ne puis faire mieux...

Gontran posa sur la commode une pièce de monnaie blanche, et, bien décidé à ne pas en entendre davantage, quitta rapidement la chambre.

Il était, en ce moment, six heures du soir.

La jeune femme resta pendant quelques secondes immobile et muette, puis elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues, elle s'enveloppa dans une sorte de pelisse dont elle rabattit le capuchon sur sa tête, et elle sortit à son tour pour acheter les humbles éléments de son repas. Du pain et un peu de charcuterie, voilà tout ce que pouvait lui procurer la pièce de monnaie laissée par Gontran.

On touchait à la fin du mois d'octobre ; à cette époque la nuit vient vite.

L'obscurité se fit bientôt à peu près complète dans la chambre garnie, et la jeune femme s'aperçut avec épouvante que l'unique morceau de bougie qui lui restât ne pouvait pas l'éclairer pendant plus d'une heure.

Il lui fallait donc se résigner à passer la soirée presque entière dans les ténèbres, sans avoir même la ressource de demander une distraction à des travaux d'aiguille.

Depuis plus de cinq mois son état était pénible. Elle se sentait en ce moment plus souffrante encore que de coutume, elle se coucha et compta les heures qui sonnaient au clocher de la plus prochaine église. Gontran avait promis de rentrer moins tard que de coutume. Peut-être tiendrait-il sa promesse. Elle n'y croyait pas beaucoup, mais enfin, tout est possible. Elle espérait quand même, et chaque bruit de pas dans l'escalier chancelant la faisait tressaillir.

Le temps passait. Un peu après minuit, la fatigue triompha de l'inquiétude et l'insomnie ; Clotilde s'endormit d'un lourd sommeil peuplé de mauvais rêves.

Quand elle se réveilla, il faisait jour. Comme la veille au soir la jeune femme se retrouva seule. Son mari n'avait point paru.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Le temps était triste et sombre ; une pluie fine tombait sans relâche et métamorphosait le boulevard extérieur en un fleuve de boue grisâtre.

La pluie avait amené le froid. La jeune femme frissonnait dans l'atmosphère humide et glacée de cette chambre mal close. Elle serra les plis de son peignoir autour de son corps gelottant, et, s'accroupissant sur le bord de la couchette, elle se mit à attendre.

Gontran ne devait point tarder désormais... se disait-elle.

Il était impossible qu'il ne se souvint pas que les quelques sous laissés par lui la veille ne pouvaient suffire à plus d'un repas !...

La matinée s'écoula lentement.

Aux angoisses de l'attente toujours déçue, aux souffrances du froid, s'unissaient maintenant, pour Clotilde, celles de la faim...

Les douze coups de midi sonnèrent. Les somelles lourdes de gros souliers ébranlèrent les marches. Un pas pesant s'arrêta devant la porte de la chambre No 4. Une main rude heurta cette porte dont Clotilde avait poussé le verrou intérieur.

— Qui est là ? demanda la jeune femme défaillante, car l'idée lui traversa l'esprit qu'un porteur de mauvaises nouvelles venait lui parler. — Gontran.

— Parbleu ! répondit une voix enrouée, ce n'est pas un galand ! c'est moi, Vignot, le propriétaire. Ouvrez donc, et plus vite que ça, car de rester sur le carreau dans ma propre immeuble, non, voyez-vous, je la trouve mauvaise !...

Clotilde tira le verrou et le visiteur fit son entrée.

Vignot était un petit homme aussi large que haut, une sorte de caricature sinistre. Son visage rond, aux traits écrasés, offrait une expression d'astuce et de bassesse.

Il portait une veste de gros drap gris ; le tablier bleu des marchands de vins serrait son ventre proéminent.

C'est à peine si, en franchissant le seuil, il mit la main à son bonnet grec, jadis rouge, et il se laissa tomber sur une chaise qui faillit se briser sous son poids.

— Ah ça ! voyons, la petite mère, dit-il avec une familiarité triviale, sommes-nous en mesure ?... j'attends mon dû.

— Vous serez payé dans la journée, monsieur... murmura Clotilde ; mon mari m'a chargé de vous en donner l'assurance positive...

— Votre mari ! répliqua le gros homme en ricanant ; oh ! votre mari ! j'ai dans ma folle idée que s'il fallait montrer votre acte de mariage, vous seriez bien embarrassée !

— Monsieur ! s'écria Clotilde dont le visage pâle devint pourpre, vous m'insultez !...

— Oh ! des manières ! pauvre chatte ! interrompit Vignot avec un gros rire. Enfin, que vous soyez mariée pour de bon,

ou en détrempe, ce ne sont point là mes affaires... ce qu'il me faut, c'est mon argent... je suis un bon enfant, moi, c'est connu... j'ai loué sans demander de papiers parce qu'on me soldait un mois d'avance... j'ai écrit sur mon livre monsieur et madame Gontran, rentiers, de drôles de rentiers tout de même ! et tout a bien marché tant qu'on m'a bien payé ! Présentement, le *quibus* fait défaut, et ça ne me va plus... Poser ! jamais ! pas de ça, Lisette !... ceci n'est point mon caractère !... j'ai fait la sottise de m'embarquer dans le crédit, mais les plus courtes folies sont les meilleures ! Vous êtes en retard d'une quinzaine et de trois jours... je réclame mon dû ! il me faut mon dû ! je veux mon dû !

— Je vous répète, monsieur, que mon mari va rentrer, et qu'il vous payera...

— *Monsieur* Gontran ! ah ! je la connais, celle-là ! s'écria le gros homme qui s'excitait lui-même en parlant ; il essayera de me monter le coup, j'en suis sûr, ce mirliflore panné qui n'a pas le sou dans les poches de ses beaux habits ! Tonnerre du diable ! ça prendra peu, je vous en prévient... mettre dedans le père Vignot ! jamais de la vie ! il ne s'est pas levé assez matin pour ça, ce beau fils !...

Le propriétaire quitta sa chaise, il se dirigea vers la malle, qu'il souleva et dont l'extrême légèreté lui fit faire une laide grimace, puis vers la commode ; il en ouvrit successivement tous les tiroirs et il en vida le contenu.

Cet examen parut le calmer quelque peu.

— C'est tout au plus s'il y a là-dedans de quoi répondre de ce qui m'est dû ! dit-il enfin, je m'arrangerai cependant de ces haillons, faute de mieux ! je vous donne jusqu'à demain matin... si, avant dix heures, je n'ai point touché mon argent, je vous flanque à la porte, et je garde tout !... A bon entendeur salut ! voilà mon dernier mot !... Et n'essayez pas, d'ici à ce soir, de rien emporter à la sourdine !... J'aurai l'œil... je ne vous dis que ça !...

Ayant ainsi parlé, le gros homme sortit de la chambre dont il ferma la porte avec violence derrière lui.

— Mon Dieu ! Seigneur mon Dieu ! murmura Clotilde en se tordant les mains, quand le bruit des pas de Vignot eut cessé de se faire entendre dans l'escalier, vous qui mesurez le vent à la brebis tondue, ne me prenez vous point en pitié !... Le fardeau est trop lourd pour mes faibles épaules, et je succombe sous son poids !...

Des larmes abondantes ruissellèrent sur les joues de Clotilde et la soulagèrent un peu en dégonflant son cœur.

Elle se laissa tomber à genoux et pria longuement : l'expression d'une foi ardente rayonnait sur son visage décomposé où les pleurs traçaient leurs sillons humides.

Sans doute, tandis qu'elle priait ainsi, une inspiration lui vint, car elle se releva en disant, presque à haute voix :

— Eh ! bien, oui... ce courage qui me faisait défaut ne me manquera plus aujourd'hui... j'irai...

Elle choisit le moins misérable de ses misérables vêtements, une vieille robe de soie noire fanée, frippée, presque blanchie par un trop long usage. Elle la revêtit. Elle attacha sur sa tête blonde un chapeau sombre et sans ornements. Elle rabattit sur son visage les plis épais d'un voile noir. Elle quitta sa chambre et elle sortit de la maison du boulevard des Batignolles.

Vignot guettait, il courut à elle.

— N'emportez-vous rien ! lui cria-t-il d'un ton de menace.

— Fouillez-moi, si tel est votre plaisir... répondit Clotilde avec simplicité.

Le logeur recula devant cet acte de brutalité inouïe, et la jeune femme s'éloigna lentement.

III

Clotilde avait à faire une course immense, une course effrayante, même pour un marcheur qui se serait trouvé dans des conditions normales.

Il lui fallait traverser Paris entier avant d'arriver à son but.

Or, elle était affaiblie par les souffrances de sa situation particulière, épuisée par les chagrins, par les angoisses, par une nourriture insuffisante et mal préparée, et enfin nous savons que, le matin même, cette déplorable nourriture lui avait manqué tout à fait.

Suppléant de son mieux par le courage à ses forces absentes, elle descendit d'un pas mal affermi les rues inclinées qui, des hauteurs du boulevard des Batignolles, conduisent au cœur de la grande ville.

A mesure qu'elle se rapprochait des artères principales, elle se sentait comme effarée. Le mouvement prodigieux, le tumulte confus de la vie parisienne, dont elle semblait avoir perdu l'habitude, la troublaient et l'étourdissaient.

Deux ou trois fois, en traversant le boulevard, elle fut au moment de se faire écraser par des voitures, et les cochers ne lui ménagèrent ni les injures, ni les menaces. Elle ne parut même point les entendre.

Ce cap dangereux franchi, sa marche déjà chancelante se ralentit encore. La pluie avait cessé, mais, pour nous servir d'une expression populaire et caractéristique utilisée en pareil cas, les pavés étaient gras et les trottoirs humides. Clotilde glissait à chaque pas, et lorsque les passants affairés la heurtait par mégarde, il lui fallait s'appuyer aux devantures des boutiques pour ne point tomber.

Il lui restait cependant beaucoup de chemin encore à parcourir ! Plus de la moitié, hélas ! car elle allait sur la rive gauche.

Galvanisée par une volonté forte qui triomphait de sa faiblesse, elle ne s'arrêtait guère, mais, depuis son point de départ, elle ne mit pas moins de trois heures pour atteindre le boulevard des Invalides.

Là elle côtoya pendant plusieurs minutes une haute muraille que dominaient les cimes des arbres séculaires d'un jardin grand comme un parc.

Elle fit halte près d'une porte monumentale, percée dans cette muraille et surmontée d'un double écusson timbré de la couronne de marquis.

Un lourd marteau de fer poli, ciselé délicatement et figurant une tête de lion, s'ajustait, selon l'antique usage, au centre de l'un des panneaux en chêne verni. Après quelques secondes d'hésitation elle souleva ce marteau et le laissa tomber.

La petite porte pratiquée dans la grande s'ouvrit aussitôt ; Clotilde en franchit le seuil et se trouva dans la vaste cour d'un hôtel véritablement princier.

A sa gauche s'élevait un pavillon servant d'habitation au concierge ; à sa droite les écuries et les remises, précédées d'une immense marquise vitrée sous laquelle des palefreniers lavaient une voiture de cérémonie, un grand coupé à huit ressorts ; en face d'elle enfin, l'hôtel lui-même, la plus aristocratique demeure qu'il fût possible de rêver, avec son fronton armorié, ses mansardes sculptées, aux crêtes de plomb, les hautes fenêtres cintrées de ses deux étages, et son perron à double rampe tout garni de fleurs précieuses et d'arbustes rares.

Un valet de pied causait dans la loge du suisse. C'était un grand gaillard de mine insolente, absolument correct dans sa tournure et dans sa tenue.

Ses favoris et ses mollets défiaient toute critique. Il portait l'habit à la française, les culottes courtes et les souliers à boucles d'argent, d'une façon toute magistrale.

Il se dirigea vers la nouvelle venue, la toisa du haut en bas, et l'expression du plus profond dédain se peignit sur son visage dont les tons vermillonnés faisaient honneur au sommelier de l'hôtel.

Evidemment l'attitude brisée de Clotilde, sa toilette misérable, sa pauvre robe toute fripée, et mouchetée de taches de boue, le mettaient en défiance.

— C'est une mendiante... se disait-il.

Néanmoins, le propriétaire de l'hôtel imposant la politesse à ses gens, il daigna demander :

— Que désire Madame ?

Clotilde répliqua, d'une voix basse et tremblante, mais dans laquelle l'habitude du commandement se devinait encore :

— Allez dire au marquis de Maucombe, je vous prie, que la comtesse de Randal sollicite l'honneur d'être reçue par lui...

En entendant ces mots : *comtesse de Randal*, le drôle prit pendant une seconde une physionomie respectueuse, mais il réfléchit bien vite que les comtesses de contrebande ne sont pas rares sur le pave de Paris, non plus que les quémandeuses éhontées qui se font de leur titre un passe-port.

— Ceci, dit-il, regarde le valet de chambre... Si madame la comtesse veut me suivre...

Il se dirigea vers le perron, en franchit les marches, introduisit la visiteuse dans un vestibule d'un grand caractère, tendu de tapisseries des Flandres encadrées d'ébène, et frappa sur un timbre.

Une portière se souleva, un valet de chambre entièrement vêtu de noir, et non moins correct que le valet de pied, apparut et se posa comme un point d'interrogation en face de son collègue.

— Monsieur Joseph, c'est pour madame, fit ce dernier avec un mouvement d'épaules significatif.

M. Joseph, après un coup d'œil investigateur jeté sur la toilette de Clotilde, formula du bout des lèvres la question déjà posée par le valet de pied dans la cour, et la jeune femme y répondit comme elle l'avait déjà fait.

— Je ne sais si M. le marquis est à l'hôtel... répliqua le valet de chambre.

— Allez vous en assurer...

— Madame la comtesse veut-elle me remettre une de ses cartes ?

— Je n'ai pas de cartes... il suffira de prononcer mon nom...

Pas de cartes ! allons, décidément, la visiteuse était une intrigante ! M. Joseph avait à cet égard une conviction arrêtée, mais n'ayant pas le droit de trancher souverainement la question, il désigna un fauteuil de chêne à dossier élevé, recouvert en cuir de Cordoue, et il quitta le vestibule.

Le valet de pied avait regagné la loge du suisse.

Clotilde, absolument brisée, se laissa tomber sur un siège plutôt qu'elle ne s'assit, et la tête basse, le cœur serré, elle attendit.

M. Joseph reparut ; il avait la physionomie goguenarde, et sur sa lèvre s'épanouissait un sourire, véritable fleur d'imper-tinence.

— Eh bien ? demanda la jeune femme dont le cœur cessa de battre.

— Eh bien ! répondit le valet de chambre, avec un respect affecté, M. le marquis de Maucombe n'a pas l'honneur de connaître madame la comtesse de Randal...

— Ce sont là ses paroles ? murmura Clotilde en comprimant sa poitrine de ses deux mains crispées.

— Ses paroles... absolument... Oui, madame... je ne me permettrais pas d'y changer un seul mot...

La comtesse se leva.

— Allez dire à mon père, reprit-elle, que, depuis vingt-quatre heures, sa fille n'a pas mangé !

Le valet de chambre tressaillit, n'en croyant qu'à peine ses oreilles, et tout effaré souleva la portière et disparut de nouveau.

A côté de Clotilde se trouvait une statue de marbre noir, une figure de nègre de grandeur naturelle, debout et soutenant au-dessus de sa tête un candélabre à quatre branches, dont on allumait le soir les bougies.

Elle s'appuya contre cette statue. Elle sentait que, si elle s'asseyait de nouveau, elle n'aurait plus la force de se relever.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent. La portière s'agita ; M. Joseph rentra dans le vestibule.

La jeune femme, cette fois, n'eut ni la force ni le courage d'interroger ; elle regardait à travers son voile cet homme qui allait prononcer son arrêt, et toute sa vie se concentrait dans ses yeux.

— M. le marquis, dit le valet d'une voix claire et d'un ton

posé, fait répondre qu'il n'a plus de fille, mais il prie madame la comtesse de vouloir bien accepter ceci...

En même temps il présentait à Clotilde une pincée de louis, qu'il tenait délicatement du bout des doigts.

La jeune femme poussa un profond soupir...

D'un geste triste et fier elle repoussa la main étendue vers elle. Les pièces d'or tombèrent, et rebondirent avec un cliquetis réjouissant sur les dalles de marbre blanc et noir, alternées comme les cases d'un échiquier.

M. Joseph, stupéfait, n'en croyait point ses yeux. Pour la première fois de sa vie il voyait dédaigner de jolies pièces de vingt francs!

Clotilde, machinalement, rassembla sur son visage les plis épais de son voile.

Sans prononcer un mot, sans retourner la tête, elle quitta le vestibule, descendit les degrés du perron, traversa la cour, franchit le seuil de la porte extérieure et se retrouva sur le boulevard des Invalides.

La pluie s'était remise à tomber... un épais brouillard rampant sur Paris se fondaient en eau... il faisait presque nuit.

De nouveau la malheureuse femme devait parcourir la distance énorme qui la séparait des Batignolles, et, pour la franchir cette fois, elle n'avait plus au cœur la vague espérance qui la galvanisait le matin.

Nous ne suivrons point la jeune martyre pas à pas dans les douloureuses et mortelles étapes de ce cheuin du Calvaire... Par pitié pour les nerfs de nos lectrices, nous ne la montrerons point se traînant, trébuchant, tombant pour se relever, et pour retomber encore...

Cent fois plutôt qu'une elle devait succomber en route et trouver dans la mort la fin de son supplice. Il n'en fut point ainsi. Contre toute vraisemblance, elle arriva, mais pouvait-on dire qu'elle fût vivante en arrivant?

Il était dix heures du soir au moment où elle gravit, sur ses mains et sur ses genoux, l'escalier noir de la maison garnie du boulevard extérieur, et où elle pénétra dans la chambre sombre et glacée.

—Gontran... cria-t-elle dans un râle, à moi, Gontran!... je meurs...

Aucune voix ne répondit, la chambre était déserte.

—Abandonnée!... murmura Clotilde, abandonnée!... je vais mourir seule!...

Elle se trouvait en ce moment, par hasard, près de la couchette. Elle y tomba comme elle serait tombée sur le plancher boueux. Sa tête heurta le bois du lit. Elle perdit connaissance.

Le temps passa. Deux heures du matin sonnèrent.

Un bruit soudain tira madame de Randal de son évanouissement.

On venait d'entrer dans la chambre et d'en fermer la porte avec précaution, on faisait tourner la clef dans la serrure, on passait les verrous intérieurs.

Clotilde, folle de terreur, se souleva sur sa couche et demanda:

—Qui est là?...

—Moi, Gontran... répondit une voix sourde: au nom du ciel, silence!...

IV

Clotilde, malgré cette prière, ou plutôt malgré cet ordre, ouvrit la bouche pour interroger encore. Déjà ses lèvres remuaient.

—Silence! répéta M. de Randal d'un ton farouche. Taisez-vous!

La jeune femme obéit, et, pendant quelques secondes, elle n'entendit plus que les sifflements d'une respiration haletante. Tout à coup des murmures étouffés, des bruits vagues, prirent naissance dans la partie basse de la maison.

Bruits et murmures grandirent, montèrent, devinrent distincts, et se rapprochèrent rapidement.

C'étaient des voix confuses, des pas pressés. Plusieurs personnes gravissaient l'escalier et envahissaient le couloir sur lequel s'ouvraient les chambres garnies.

En face du numéro 4, les pas s'arrêtèrent, les chuchotements s'éteignirent.

Puis des coups de crosse de fusil ébranlèrent la porte, et ces chocs menaçants furent suivis de ces mots sinistres:

—Au nom de la loi, ouvrez!

M. de Randal ne répondit pas.

Clotilde se demandait quel effroyable rêve elle faisait tout éveillée.

—Ouvrez? reprit-on depuis le dehors, ou nous allons enfoncer la porte...

—Ne forcez rien, pour l'amour de Dieu!... cria la voix de Vignot, ce seraient des dégâts inutiles... J'ai une double clef...

—Un homme de mon nom ne va pas au bain! murmura Gontran.

Une lueur soudaine et passagère, suivie d'une détonation permit à la jeune femme d'entrevoir son mari debout, appuyant contre sa tempe le canon d'un pistolet, puis de nouveau l'obscurité se fit, et le corps de Gontran s'abattit lourdement dans la chambre pleine de fumée.

A ce bruit sourd et hideux répondit un cri de Clotilde.

Vignot faisait jouer avec rage la clef dans la serrure, mais les verrous poussés résistaient encore; un vigoureux coup d'épaule suffit pour les jeter en dedans, et la porte s'ouvrit.

Un commissaire de police ceint de son écharpe, des agents en bourgeois, le propriétaire et d'une demi-douzaine de soldats, requis au poste le plus proche, occupaient le couloir et firent irruption dans la chambre.

Les agents portaient des flambeaux.

Le commissaire s'approcha du cadavre, étendu sur le dos, le crâne troué, les yeux ouverts, et serrant encore dans sa main crispée le pistolet dont il venait de se servir.

—C'est bien là le comte de Randal? demanda le représentant de la loi en s'adressant à Vignot et aux agents.

—C'est-à-dire que c'est mon locataire... répliqua le logeur, mais sur mon livre de police il s'appelait *monsieur Gontran*, tout simplement... il avait des papiers à ce nom-là... Ça me suffisait pour être en règle...

—Oui... oui... commissaire... fit l'un des agents, c'est parfaitement le comte de Randal... nous le filions depuis assez longtemps pour le connaître... Drôle de particulier!... un si bel homme!... Eh bien! le voilà mort tout de même!...

Depuis le dénouement de l'effroyable drame accompli en moins de quelques minutes, Clotilde muette, immobile, saisie d'une sorte de stupeur, semblait ne rien voir, ne rien entendre, ne rien comprendre.

Les dernières paroles de l'agent ravivèrent en elle le sentiment de la réalité.

—Mort... répéta-t-elle d'une voix sourde, sans intonations, semblable à celle des somnambules endormies du sommeil magnétique. Mort! qui donc?...

Soudain elle passa ses deux mains sur son front, avec un geste de folle, éparpillant sans le savoir ses grands cheveux blonds qui, dénoués, couvrirent ses épaules comme une mantille aux reflets d'or.

Elle s'élança de la couchette sur laquelle, la veille au soir, elle avait perdu connaissance, et, se laissant tomber à genoux dans le sang, près du cadavre, elle lui souleva la tête en se penchant vers lui, et en balbutiant:

—Oui, c'est vrai... il est mort!... Gontran est mort! oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... qu'avait-il fait pour mourir ainsi?...

Puis, baissant pieusement le front de celui par qui elle avait tant souffert, elle éclata en sanglots convulsifs.

—Quelle est cette femme? demanda le commissaire au logeur.

—Son épouse, ou soi-disant telle... Je n'ai pas vu l'acte de mariage... répondit le gros homme.

—Etes-vous la comtesse de Randal, madame ? reprit le magistrat d'un ton très doux et avec une nuance de compassion dans la voix, en s'adressant à Clotilde qui releva lentement la tête.

—Oui... dit-elle d'une voix éteinte, je suis la comtesse de Randal.

—La fille du marquis de Maucombe ?...

—Sa fille...

—Tous comtes et marquis !... murmura Vignot en façon d'aparté ; mazette !... je logeais du monde chic !...

—Croyez, madame, reprit le commissaire, que je suis prêt à faire ce qui dépendra de moi pour adoucir l'horreur de votre situation... La justice est renseignée sur vous, comme elle l'était sur l'homme dont vous portez le nom... Celui qui vient de mourir était un grand coupable, la justice le savait, mais elle sait aussi que vous étiez victime et non complice de ses fautes, et que vous avez droit, madame, à la pitié profonde et au respect de tous...

La comtesse avait replacé doucement, avec des soins de mère, la tête du cadavre sur le plancher sanglant.

Elle était debout... Elle allait balbutier une réponse aux paroles qu'elle venait d'entendre.

Tout à coup une expression d'indicible souffrance décomposa ses traits déjà méconnaissable.

—Que veut dire ceci ? murmura le commissaire avec étonnement et presque avec effroi.

Si bas qu'il eût parlé, Vignot l'avait entendu.

—Il est impossible de laisser sans secours cette malheureuse... reprit le magistrat. Allez chercher quelqu'un pour avoir soin d'elle.

—Comme ça se rencontre ! répéta Vignot, justement j'ai une femme dans la maison, et une fameuse... Elle occupe tout mon premier et paie son terme cubis sur l'ongle... Cinq fenêtres sur le boulevard, rien que ça...

—Allez la chercher... Réveillez-la... qu'elle vienne sur le champ...

—Dormir après le coup de pistolet de tout à l'heure !... faudrait donc qu'elle soit sourde !... Mais il y a une difficulté...

—Laquelle ?

—M^{me} Angot, c'est son nom, n'aime guère à se déranger quand il n'y a pas du *quibus* au bout du dérangement... Or, ici, débine en plein, dêche complète, misère et compagnie !... aucun moyen d'extirper un radis !... Moi qui vous parle, je suis refait de plus d'une quinzaine...

—Dites à la femme que je réponds de tout... Si le père de cette pauvre créature refusait d'acquitter les frais, ce qui me paraît impossible, l'assistance publique, sur ma demande, les prendrait à sa charge, et au besoin je paierais moi-même.

—Suffit, mon commissaire, dans huit minutes, dix au plus, m^{me} Angot sera ici et fera son métier.

Vignot sortit de la chambre et gagna le premier étage où on l'entendit, presque aussitôt, sonner à tour de bras.

Pendant son absence le magistrat donna l'ordre aux agents de descendre le cadavre au rez-de-chaussée, de se procurer un brancard couvert pour l'emporter, et de faire disparaître autant que possible, les traces sanglantes qui souillaient le plancher.

Il se réservait de rédiger à tête reposée, dans son cabinet, le procès-verbal du suicide qui liquidait les comptes à régler entre Gontran de Randal et la justice des hommes.

Avant que dix minutes fussent écoulées, ainsi que l'avait annoncé Vignot, madame Angot arriva, dans le désordre pittoresque d'une toilette rapidement bâclée.

C'était une petite personne d'une trentaine d'années, maigre et plutôt laide que jolie, mais douée d'une physionomie superlativement intelligente.

Ses lèvres minces et son nez pointu inspiraient des doutes légitimes sur la douceur et la bonté de son caractère, ses yeux mobiles, aux prunelles gris de fer, exprimaient la cupidité et l'astuce.

Elle dit au commissaire de police : Cette pauvre dame est

très mal ici... Il faudrait qu'elle fût chez moi... quinze marches à descendre... une bagatelle... J'ai des chambres pour pensionnaires... des chambres très confortables... et dans les prix les plus modérés.

—Soit... il le faudrait, mais comment ? Elle ne peut marcher...

Madame Angot désigna les agents et les fantasmes.

—Quatre de ces messieurs, fit-elle, n'ont qu'à prendre chacun un des coins du matelas et à soulever la patiente... Ça ira tout seul...

L'idée était pratique et facilement réalisable. Un instant après madame de Randal se trouvait installée dans une des chambres dites confortables, en réalité cabinets étroits, tendus d'un papier grisâtre à quinze sous le rouleau, et meublés d'un lit de fer, d'un fauteuil et d'une commode...

Le commissaire de police quitta la maison du boulevard des Batignolles, après avoir de nouveau recommandé Clotilde à la garde malade.

—On fera le possible, mon magistrat, comptez-y... répondit cette dernière, mais la jeune dame souffre depuis longtemps...

Elle a reçu tout à l'heure un coup de tampon trop rude pour ses forces... Bref, elle est si faible... si faible... que je ne réponds de rien... Je vais, à tout hasard, lui faire prendre quelques gouttes de bouillon. Si elle en réchappe, elle pourra dire qu'elle me doit un fameux cerge !...

V

Les quelques minutes de repos, ou plutôt d'engourdissement somnolent dont jouissait madame de Randal, n'étaient à proprement parler qu'une trêve, une sorte d'accalmie dans la tempête.

La crise suprême, hâtée par les événements qui venaient de s'accomplir, éclata. Elle fut terrible.

Après un instant de silence elle essaya de se tourner vers la garde-malade, mais elle était hors d'état de faire le moindre mouvement ; son corps n'obéissait plus à sa volonté.

—Madame, demanda-t-elle, d'une voix si faible qu'elle était presque indistincte, voulez-vous me permettre de solliciter de vous un service ?

—Un service ? répliqua madame Angot, bien décidée à se tenir dans les limites d'une réserve prudente. Je ne dis ni oui, ni non... cela dépend...

—Il s'agit uniquement de répondre la vérité à une question que je veux vous faire... Je suis condamnée... je sens que l'existence se retire de moi... je sens enfin que je vais mourir... mais j'ai besoin d'avoir une certitude à cet égard, et cette certitude, vous seule pouvez me la donner... Donnez-moi-là, je vous en supplie...

—C'est bien embarrassant, ce que vous me demandez là !... murmura la garde-malade. Comment voulez-vous que je me prononce ? je ne connais pas l'avenir... J'ai vu des femmes tout aussi bas que vous... et même plus bas..., on leur aurait jeté volontiers le drap sur la figure, et elles s'en tiraient cependant.

—Mais, moi, je ne m'en tirerai pas, et vous le savez bien... répliqua Clotilde, consentez donc à me l'avouer... et ne craignez point d'aggraver mon état par cette révélation ; je la sollicite comme une grâce !... Je vous jure que, bien loin de craindre la mort, je l'appelle et je la désire...

—Eh bien ! puisque vous le prenez ainsi, la vérité vraie, la voilà : tout est possible, même les miracles, mais ils sont rares de notre temps, et, pour vous sauver il en faudrait un...

—Merci, madame, répondit Clotilde, n'en doutez pas, je suis reconnaissante... J'ai maintenant une certitude, et cette certitude m'était nécessaire pour une démarche que je dois tenter... Je vais écrire...

—Ecrire !... répéta la garde-malade, c'est impossible !

—Pourquoi ?

—Parce que vous n'en auriez pas la force !... je vous défierais de tracer trois lignes ; mais il y a une chose bien simple ; dictée-moi... j'écrirai pour vous...

— Il faut que j'écrive moi-même... Soulevez moi donc, je vous en supplie... glissez des oreillers sous mes épaules... placez un buvard sur mes genoux... mettez une plume dans ma main, et vous verrez cette main déjà froide se ranimer pour un instant.

— Essayons, puisque vous y tenez tant... dit la garde-malade... je suis la bête au bon Dieu!... je veux tout ce qu'on veut...

Madame Angot se conforma donc au suprême désir de Clotilde, et grande fut sa surprise quand elle vit les doigts défaillants de la comtesse tracer sur le papier quelques lignes d'une écriture bien irrégulière et bien tremblée, mais néanmoins parfaitement lisible.

— Une enveloppe... murmura madame de Randal.

— L'enveloppe demandée... voilà...

Clotilde écrivit cette adresse : *Monsieur le vicomte de Grandlieu, en son hôtel, faubourg Saint-Honoré, No****

— C'est fini... dit-elle ensuite d'une voix faible comme un souffle... il était temps... je n'en pouvais plus...

— Maintenant, demanda la garde-malade, il faut jeter cette lettre à la poste, n'est-ce pas ?

— Non... non... il faut la porter... et revenir avec la réponse...

— Et qui paiera le commissionnaire ?

Les deux mains de la comtesse, blanches comme de la cire vierge et presque transparentes, reposaient sur la couverture.

— A l'un des doigts de ma main gauche vous voyez un anneau d'or... balbutia-t-elle, c'est ma bague de mariage... Prenez cette bague et faites-la vendre... si peu qu'on en retire, il y aura cependant assez pour payer la double course de l'homme qui portera ma lettre...

Madame Angot, croyez-le bien, n'eût pas la générosité folle de laisser au doigt de la mourante ce dernier souvenir d'une vie qui allait s'éteindre.

Elle prit la bague.

— J'avancerai l'argent... dit-elle, le commissionnaire partira dans cinq minutes...

— Quelle heure est-il ? demanda Clotilde.

— Huit heures du matin...

— A dix heures, il peut être de retour... Madame, je vous en supplie, faites en sorte qu'il se hâte ! j'ai si peu de temps à moi ! il faut que je sois vivante quand la réponse arrivera...

— Soyez paisible... on va lui recommander de prendre le pas gymnastique, et puis, voyez-vous, ma chère dame, vous êtes moins bas que vous ne croyez et vous en reviendrez peut-être... Parole d'honneur, je ne dis pas non !...

Les lèvres pâles de Clotilde ébauchèrent un triste sourire.

— Je vais m'occuper de la lettre, *illico*, ajouta la garde-malade, et ensuite je donnerai à la mignonne un bon déjeuner de lait de chèvre... Voulez-vous l'embrasser encore avant que je l'emporte ?

— Oui... oh ! oui... je le veux...

Madame Angot se pencha sur le lit et appuya le petit visage de l'enfant contre la bouche de la mourante qui, tout en effleurant ce visage de son souffle inégal, se disait :

— Ah ! pauvre chère créature que mes yeux ne verront pas grandir, ce n'est point ici que tu devais naître !... ce n'est point ici que devant mourir ta mère !...

La garde-malade quitta le chevet du lit, puis la chambre, en recommandant à la malade de faire un somme. Clotilde laissa tomber sur l'oreiller, parmi ses cheveux blonds en désordre, sa tête endolorie ; ses paupières s'abaissèrent, elle parut dormir et peut-être dormait-elle en effet, mais de grosses larmes, tombant une à une de ses yeux fermés et roulant sur ses joues livides, disaient avec une éloquence déchirante que son sommeil lui-même était douloureux.

Deux heures se passèrent.

Madame Angot, non sans précaution, rendons-lui cette justice, rentra dans la chambre.

La comtesse ouvrit aussitôt les yeux.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! ma chère dame, le commissionnaire arrive à l'instant... M. le vicomte de... je ne me souviens pas du nom... enfin le vicomte auquel vous avez écrit, était à son hôtel... un hôtel tout à fait dans le grand genre, à ce qu'il paraît... le commissionnaire a remis la lettre au propre valet de chambre de ce monsieur...

— Mais la réponse ? murmura Clotilde, la réponse ?

— Il n'y en a pas d'écrite, mais c'est tout comme... le valet de chambre est revenu dire au commissionnaire que son maître allait venir tout de suite...

Madame de Randal poussa un soupir de soulagement.

Pour la première fois, depuis des jours, depuis des mois, depuis des années peut-être, un sentiment presque joyeux dilatait son cœur meurtri.

— Il vient... murmura-t-elle, ah ! j'en étais bien sûre !... si j'avais voulu cependant, le bonheur était là !... Rêves insensés de mes vingt ans, de quel prix je vous ai payés !

Cinq minutes à peine s'écoulèrent et le trot relevé d'un cheval de race résonna sur le boulevard extérieur ; un petit coupé brun très simple, mais de la plus exquise élégance, s'arrêta devant l'immeuble du sieur Vignot, dit *Fil-en-Quatre*, et le cocher du vicomte de Grandlieu vit avec une profonde surprise son maître descendre de voiture et s'engager dans l'allée sombre de cette maison de mine suspecte.

Le gentilhomme gravit rapidement les marches de l'escalier conduisant au premier étage.

Sur le carré il trouva la garde-malade qui guettait son arrivée. Il la prit pour une servante et lui demanda :

— Madame la comtesse de Randal, s'il vous plaît ?

— C'est ici, monsieur, répondit madame Angot. Donnez-vous la peine d'entrer chez moi... Madame la comtesse est ma pensionnaire... il est surperflu d'ajouter que j'ai pour elle les plus grands soins et tous les égards qu'elle mérite... Vous êtes vraisemblablement la personne à qui elle a écrit ce matin ?...

— Je suis cette personne...

— Je vais vous introduire... La chère dame vous attend avec une impatience ! Venez, monsieur... venez vite.

— Dites-moi d'abord, je vous prie, madame, si la vie de la comtesse est véritablement en danger.

— La danger !... ah ! je crois bien !... Pauvre dame !... Elle aura passé, bien sûr, avant la fin du jour... Songez-y donc, monsieur, une santé minée, et une petite fille à la suite de quel événement effroyable !... vous savez ce que je veux dire ?...

— Je ne sais rien...

— Eh bien ! monsieur, son mari, son propre mari, un bel homme que la police venait arrêter, s'est tué cette nuit sous ses yeux ! Oui, monsieur !... il s'est brûlé la cervelle, dans sa propre chambre, sans dire gare ! comme je boirais un verre de vin ! Vous jugez de l'état dans lequel s'est trouvée la chère dame !

— C'est affreux !

— L'enfant va bien... mais la mère est perdue... Vous en savez maintenant aussi long que moi... Voulez-vous venir ?... je vous assure qu'il n'y a pas de temps à perdre...

Le vicomte essuya ses yeux humides et suivit la femme qui, marchant sur la pointe des pieds, ouvrit la porte de la chambre où Clotilde attendait.

VI

En entendant la porte s'ouvrir, la comtesse de Randal fit un mouvement léger.

— Je vois que vous ne dormez pas, ma chère dame... dit la garde-malade de sa voix la plus m'ellieuse et de son ton le plus obséquieux. Je vous apporte une bonne nouvelle... je vous annonce une personne dont la visite vous sera certainement agréable, à en juger par votre impatience de tout à l'heure... enfin, voici monsieur le vicomte... Vous avez à causer tous les deux, je vous laisse... mais ne parlez pas trop... ne vous

fatiguez point... c'est très-essentiel... Dans votre état voyez-vous, il faut des ménagements... il en faut beaucoup... beaucoup... Votre servante, monsieur le vicomte... si vous aviez besoin de moi, je me mettrais immédiatement à vos ordres... on me trouverait auprès d'une autre de mes pensionnaires à qui j'ai cédé ma propre chambre.

Après ce flux de paroles, madame Angot fit une belle révérence et sortit sur la pointe des pieds, comme elle était entrée.

Une rougeur vive, étrange sur le visage d'une mourante, avait envahi le front et les joues de la comtesse.

Elle fit un effort pour tendre la main au visiteur, et elle murmura :

— Vous êtes venu à mon premier appel !... ah ! je ne doutais pas de vous, Armand !... vous êtes bon et généreux comme toujours !... merci, mon ami ! merci de toute mon âme !

M. de Grandlieu mit un genou en terre près du lit, et, prenant la main que la jeune martyre lui tendait, il la porta à ses lèvres avec un respect aussi profond que si cette main eût été celle d'une reine.

— Clotilde, j'oubliais-t-il ensuite d'une voix tremblante d'émotion, Clotilde, chère Clotilde, est ce donc ainsi que je devais vous retrouver !... Pauvre et malheureuse enfant, à vous voir en un tel lieu, mon cœur se brise...

— Ne me plaignez pas ! répondit la comtesse, j'ai mérité mon sort !... j'ai repoussé follement le bonheur qui s'offrait à moi... j'ai souffert par ma faute, et je suis heureuse encore, cependant, puisque dans ma suprême infortune il me reste un ami tel que vous... un ami... le seul !... oh ! oui, le seul !... — Armand, il n'y a que vous au monde qui vous intéressiez à moi...

— Clotilde, vous êtes injuste !... oubliez-vous donc votre père ?...

— Le marquis de Maucombe, hier, m'a fait répondre par un valet qu'il n'avait plus de fille...

— Ah ! murmura M. de Grandlieu avec une expression indignée.

— Il en avait le droit ! reprit vivement Clotilde ; j'étais prévenue... je savais d'avance que mon aveuglement insensé briserait entre lui et moi tous les liens... il lisait dans l'avenir... il voulait me sauver malgré moi... C'est librement que je me suis perdue... C'est avec connaissance de cause que j'ai creusé l'abîme ! Il me disait : " Si vous passez outre, vous n'existerez plus pour moi ! " J'ai passé outre, et pour lui je n'existe plus, qui donc oserait le condamner ?

— Sans doute le marquis est dans son droit strict, répliqua M. de Grandlieu ; mais user d'un tel droit, on user jusqu'au bout, n'est-ce pas se montrer implacable ?...

— Je l'avais si cruellement offensé !...

— Ainsi c'est vous qui plaidez sa cause !

— Je le justifie en m'accusant moi-même.

Un silence suivit ces paroles. Madame de Randal le rompit la première.

— Notre entretien doit être long, dit-elle, j'ai beaucoup à vous apprendre, et une prière à vous adresser...

— Une prière ? interrompit M. de Grandlieu. Quelle que soit la chose que vous ayez à me demander, d'avance, sans la connaître, je vous jure qu'elle sera faite...

— J'accepte votre promesse, et je suis sûre que vous n'y manquerez pas... Asseyez-vous là, mon ami, près de moi... tout près, car ma voix est faible et j'ai grand peur qu'elle ne s'affaiblisse de plus en plus... Vous savez que je vais mourir.

— Mourir ! s'écria le vicomte. N'en croyez rien, Clotilde !... Est-ce qu'on meurt à votre âge ? Pour vous sauver, il ne faut que des soins et de la tendresse, et qui pourrait, mieux que moi, vous les prodiguer ? Vous avez beaucoup souffert, dans votre corps aussi bien que dans votre âme !... mais le temps des cruelles épreuves est fini !... Vous vivrez pour être heureuse et pour oublier un passé funeste !... votre père, je vous le promets, vous ouvrira ses bras et vous rendra son cœur ! vous êtes veuve, je le sais... votre veuvage anéantit ce passé

maudit ! je vous ai toujours aimée... je vous aime encore... je vous aime plus que jamais ! Clotilde, vous serez ma femme, ma compagne adorée, et je me sens capable, à force de bonheur, de vous forcer à m'aimer enfin !... Dites que vous y consentez...

— Il est trop tard ! murmura la comtesse, trop tard pour être heureuse !... Oh ! oui, je vous aimerais bien !... comme il battrait pour vous, ce pauvre cœur brisé qui vous a méconnu ! Vous me montrez la terre promise dont l'accès ne m'est point permis... Entre elle et moi, il y a un obstacle infranchissable, une tombe... et c'est la mienne...

— Je vous dis que vous vivrez !...

— Avant ce soir, je serai morte !...

Le vicomte cacha son visage dans ses deux mains, et pendant quelques secondes on n'entendit d'autre bruit que celui de ses sanglots.

Armand Roger, vicomte de Grandlieu, qui doit être un des principaux personnages de ce livre, était au moment où nous le présentons à nos lecteurs, c'est-à-dire au mois d'octobre 1850, un homme de quarante-cinq ans, type accompli du gentilhomme et du gentleman.

De très-haute taille, et bâti en hercule, l'ampleur de ses formes n'en excluait point l'élégance.

Toute sa personne offrait ce cachet indélébile et inimitable qu'on appelle la race.

Sa tête aux traits accentués et réguliers, couronnée par une épaisse chevelure fauve qui grisonnait déjà par places, semblait faite pour le casque des chevaliers, ses ancêtres, comme ses puissantes épaules et sa large poitrine pour leur cuirasse d'acier, et sa main nerveuse pour leur dague et leur hache d'armes.

Ainsi que le sont presque toujours les gens très-forts, M. de Grandlieu était très-doux, mais cette douceur n'excluait chez lui ni la fermeté du caractère, ni l'énergie de la volonté.

Doué d'une intelligence brillante, et plus sérieusement instruit que la plupart des hommes du monde qui ne sont qu'hommes du monde, le vicomte aurait pu se créer une position de premier ordre dans l'armée, dans la politique ou dans la diplomatie.

Mais l'ambition lui faisait défaut.

Il se contenta de n'être rien qu'un grand seigneur, et de dépenser en grand seigneur ses trois cent mille livres de rente, s'occupant de sport avec passion et se tenant au courant de tout ce qui se produisait de remarquable dans la littérature et dans les arts.

Très-lié avec M. de Maucombe, et visiteur assidu de l'hôtel du boulevard des Invalides, Armand de Grandlieu, cinq années auparavant, était devenu amoureux de Clotilde et il avait demandé sa main au marquis.

Ce dernier, appréciant à leur valeur l'immense fortune du vicomte, sa grande position sociale et surtout les rares qualités de son esprit et de son cœur, désirait par-dessus tout ce mariage. Le rêve de sa vieillesse était de voir sa fille unique vicomtesse de Grandlieu.

Clotilde ressentait pour Armand une vive sympathie, une franche et solide amitié, et peut-être, quoiqu'il eût vingt ans de plus qu'elle, aurait-elle consenti, sinon avec un vif enthousiasme, du moins avec une joie sincère, à devenir sa femme ; mais il y avait un obstacle.

Mademoiselle de Maucombe était une de ces jeunes filles qui ne reprennent point leur cœur quand une fois elles l'ont donné, et, malheureusement pour elle, elle avait donné le sien.

Le marquis, veuf depuis longtemps, et malgré ses soixante ans passés très répandu dans le monde, y conduisit Clotilde dès qu'elle eut atteint sa seizième année, de telle sorte que, presque enfant encore, elle se trouva livrée à peu près complètement à elle-même au milieu du tourbillon des fêtes aristocratiques de Paris. Une douairière, des amies de M. de Maucombe, lui servait à la vérité de chaperon, mais un chaperon ne remplace point une mère dont il n'a ni les yeux vigilants, ni la surveillance incessante.

Dans les salons patriciens du noble faubourg, Clotilde rencontra, souvent d'abord, puis chaque soir, un jeune homme de trente ans environ, à qui son nom et ses alliances ouvraient toutes les portes, le comte Gontran de Randal.

Gontran se recommandait par une beauté rare et par une distinction hors ligne.

Généralement on supposait sa fortune quelque peu compromise par de élégantes folies de jeunesse.

La réalité dépassait de beaucoup les conjectures. M. de Randal, ruiné complètement et fort endetté, mais soutenu par ses créanciers eux-mêmes qui couraient après leur argent et comptaient sur un riche mariage pour être payés, M. de Randal, disons nous, cherchait une héritière, et l'aurait prise laide au besoin, et de la seconde jeunesse, pourvu que sa dot eût de beaux yeux.

Mademoiselle de Maucombe, jeune, très jolie, fille unique d'un père trois fois millionnaire, et devant jouir en outre de la fortune de sa mère dès le jour de son mariage, lui parut l'idéal du genre.

Se doutant bien que l'enthousiasme du marquis à l'endroit de cette union serait modéré, il résolut de plaire avant tout à Clotilde.

Pour un roué émérite, charmant d'ailleurs, se faire aimer d'une enfant naïve et romanesque était chose facile.

Il réussit de façon complète. Clotilde devint littéralement folle de lui (aucune autre expression ne peindrait mieux la violence d'un amour si mal placé) et quand M. de Maucombe demanda à sa fille pourquoi elle refusait la main du vicomte de Grandlieu, elle répondit sans hésiter :

— Parce que j'aime le comte de Randal. . .

Désolé de cet aveu, dont il était loin cependant de prévoir les terribles conséquences, le marquis fit immédiatement une enquête sur le brillant gentilhomme que sa fille prétendait lui donner pour gendre.

Les renseignements affluèrent et furent déplorablement.

M. de Maucombe eut bientôt dans les mains des preuves surabondantes que le comte de Randal était non-seulement ruiné, mais joueur, libertin, criblé de dettes.

Le marquis dit à Clotilde celles de ces choses qu'une jeune fille pouvait entendre, et déclara qu'à la vérité il ne prétendait point la contraindre à devenir vicomtesse de Grandlieu, mais que jamais, de son consentement, elle ne serait la femme de Gontran, et, pour couper le mal dans sa racine, il cessa de la mener dans le monde à partir de ce jour.

La jeune fille ne répondit rien.

Elle connaissait le caractère absolu, rigide et dominateur de son père. Elle savait qu'il ne céderait pas.

Mais elle savait aussi que sa résolution, à elle, était non moins inébranlable que celle du vieillard. Elle se promettait d'aimer le comte d'autant plus qu'on le calomniait plus odieusement, et elle se jurait, quoi qu'il pût résulter de ce parti pris, de n'avoir pas d'autre mari que lui.

VII

Deux ans et demi s'écoulèrent.

Clotilde vivait, calme, résignée en apparence, parfois souriante, dans la solitude du vaste hôtel du boulevard des Invalides.

Un seul visiteur venait presque chaque jour, apporter par sa présence quelque distraction à l'existence monotone du père et de la fille. C'était le vicomte de Grandlieu.

Mademoiselle de Maucombe le recevait avec un plaisir manifeste, lui témoignait une familiarité et une affection fraternelles, et véritablement elle le regardait comme un frère.

— Ce grand amour n'était, au fond, qu'un enfantillage... se disait le vieux marquis en se frottant les mains. L'imagination de Clotilde avait parlé beaucoup plus que son cœur... Elle ne pense plus à ce comte de Randal... Elle finira, sans aucun doute, par comprendre que de tous les maris passés, présents et à venir, le meilleur et le plus charmant sera le vicomte de Grandlieu.

M. de Maucombe s'abusait.

La jeune fille s'était jurée de rester inébranlable dans sa tendresse et elle se tenait parole. Trop soucieuse de sa dignité pour faire une démarche suspecte, fille de trop bonne race pour recevoir Gontran en cachette, elle ne le voyait jamais elle ne songeait même point à le voir, mais elle entretenait avec lui une correspondance assidue, grâce à la complaisance de sa femme de chambre.

Eclairée sur ses droits par les lettres du comte de Randal, elle attendait.

Enfin arriva l'époque où elle allait se trouver libre d'agir à sa guise et de décider elle-même de sa destinée.

La veille du premier jour de sa vingt et unième année elle alla trouver son père et... dit, avec une simplicité exempte de tout embarras, que le temps écoulé et la réflexion, loin de modifier la nature de ses sentiments, les avaient fortifiés, et que, bien certaine désormais de ne changer jamais, elle venait lui demander pour la seconde fois de consentir à son mariage avec Gontran.

Effrayé d'une obstination à laquelle il était loin de s'attendre, mais espérant encore cependant que la volonté de sa fille ne prévaudrait point contre la sienne, le marquis répondit :

— Les raisons qui me faisais considérer l'alliance du comte de Randal comme un inacceptable malheur subsistent plus que jamais !... Aujourd'hui, non moins qu'autrefois, je m'oppose à cette union... Ne m'en reparlez point, je vous prie !... toute insistance serait inutile... ma résolution est immuable !

— Vous oubliez, mon père, répliqua Clotilde avec fermeté, que demain je serai majeure, et maîtresse par conséquent de disposer de ma personne.

— Malgré moi ! s'écria le marquis stupéfait de tant d'audace.

— Malgré vous, oui, mon père... Vous savez bien que la loi l'a voulu ainsi !...

— Je le sais, mais je sais aussi que, dans le monde auquel nous appartenons tous les deux, il est sans exemple qu'une fille, oubliant le respect filial et foulant aux pieds toute pudeur, se soit fait de la loi une arme contre la prudence et contre la tendresse paternelle... Savez-vous bien que ce serait infâme !... Heureusement, c'est impossible !...

— Ce que la loi permet pourrait-il être infâme !...

— C'est une loi mauvaise, une loi sacrilège, celle qui se fait complice de l'enfant révolté contre son père !

— C'est une loi juste, une loi bienfaisante, celle qui défend au père de sacrifier l'avenir et le bonheur de son enfant, et cette loi, s'il le faut, je l'invoquerai.

— Clotilde, vous n'oserez pas cela !... non, vous ne l'oserez pas !

— Je l'oserais si vous m'y forcez, mon père... Je l'oserais avec une profonde douleur, mais avec une conscience calme, puisque vous aurez fermé devant moi tous les autres chemins ! Mon père, je ne menace pas, je supplie... Mon père, je suis à vos genoux... j'aime le comte de Randal, je l'aime depuis des années et je l'aime plus que ma vie !... vous le connaissez mal... des envieux l'ont calomnié !... c'est la loyauté, c'est l'honneur même ! il est digne de vous, je l'affirme !... sans lui, point de bonheur pour moi ! Ne soyez pas sans pitié !... consentez à le nommer votre fils !

— Jamais !...

— Mon père, laissez-vous fléchir !...

— Jamais ! répéta le vieillard.

— Vous le voyez, vous êtes implacable ! Si la loi protectrice ne me venait en aide, que me resterait-il ?

— Appelez-en donc à cette loi, si vous en avez le courage !

— Il le faudra bien... J'ai attendu déjà, sans une plainte, vous le savez... Faut-il attendre encore !... Si vous me donnez un espoir, quelque léger qu'il soit, j'attendrai de nouveau ; je suis prête... Mais vous me répondez : JAMAIS !

— Je ne sais pas mentir. N'espérez rien de moi...

— Alors, mon père, tout est dit.

— Non pas encore ! répliqua le vieux gentilhomme. Enfant aveugle, enfant ingrate, mon suprême devoir est de vous montrer l'abîme où vous voulez courir !... Le comte de Randal... ah ! je le connais bien !... cet homme est capable de tout !... Vous voir sa femme, vous !... ma fille ! Mieux vaudrait vous voir morte ! Avec lui vous irez de chute en chute et de douleur en douleur !... Il vous conduira fatalement, par des chemins boueux, du luxe à la misère et de la misère à la honte ! Et ne vous leurrez pas de l'espoir que je serai là pour vous tendre la main, pour vous relever, pour vous sauver !... Écoutez moi, Clotilde... écoutez-moi, et souvenez-vous !... Le jour où des gens vêtus de noir, représentant cette loi que vous appelez *protectrice*, auront franchi le seuil de mon hôtel pour remplacer par une formalité légale le consentement que je refuse et que je refuserai toujours, ce jour-là, ne l'oubliez pas, je n'aurai plus de fille et vous serez morte pour moi !...

Mademoiselle de Maucombe, pâle comme un spectre, mais résolue, s'inclina devant son père, et, sans répondre un seul mot, sortit lentement du salon où cette scène venait d'avoir lieu.

Le lendemain matin elle était majeure et, quittant l'hôtel avec sa femme de chambre, elle se retirait dans l'une de ces maisons religieuses où l'on reçoit des dames pensionnaires.

Trois jours après, deux notaires venaient signifier au marquis de Maucombe des *summations respectueuses*.

Quand ils se furent retirés, leur mission accomplie, le vieux gentilhomme prit le deuil, le deuil de sa fille ! Il tenait son serment : Clotilde était morte pour lui !

Aussitôt après l'expiration des délais légaux, le mariage du comte de Randal et de mademoiselle de Maucombe fut célébré et Gontran prit l'administration de la fortune de sa femme, fortune très-moderne, atteignant à peine le chiffre de trois cent mille francs, par la raison bien simple que le marquis avait épousé une fille de grande maison, mais presque pauvre.

Le reste de cette lamentable histoire peut se résumer en un très-petit nombre de lignes.

M. de Maucombe n'avait été que trop bon prophète, ses prévisions funestes se réalisèrent de point en point.

Gontran, déçu dans son espoir de toucher une dot d'un ou deux millions, n'en mena pas moins grand train. Il renouvela son crédit en arrosant de quelques à-compte les plus intraitables de ses créanciers. Il joua gros jeu. Il fit courir. Il se manifesta sous forme d'écrins dans les boudoirs de quelques Danaés à la mode.

Bref, les trois cent mille francs de Clotilde durèrent un peu moins de trois ans.

Le marquis de Maucombe avait dit à sa fille : *Il vous conduira fatalement, par des chemins boueux, du luxe à la misère et de la misère à la honte.*

Gontran, sans ressources désormais, descendit de la dette à l'escroquerie. L'escroquerie le conduisit au faux...

Nous l'avons vu se tuer d'un coup de pistolet, pour éviter le baigne, dans la chambre garnie du boulevard des Batignolles.

La mourante raconta au vicomte de Grandlieu, assis auprès d'elle, le cœur serré, les yeux humides, celles de ces choses qu'il ne connaissait pas.

— Vous le voyez, Armand, dit-elle quand elle eut terminé ce douloureux récit, Dieu m'a frappée... Dieu me frappe encore... et c'est justice !... mais sa colère doit s'arrêter à moi !... L'innocente créature qui vient de naître ne sera point punie, n'est-ce pas, pour la coupable folie de sa mère ?... Vous m'avez tendrement aimée... Reportez sur ma fille la tendresse infinie que vous aviez pour moi !... Je ne vous aurais point attristé par le spectacle de mon agonie, si je n'avais voulu remettre mon enfant dans vos mains... Promettez-moi de l'aimer, de la protéger, de veiller sur elle, et je mourrai tranquille... Oh ! oui, tranquille et presque heureuse !... Armand, vous me le promettez ?...

Le vicomte de Grandlieu saisit une des mains de la comtesse et la pressa contre ses lèvres.

— Clotilde, chère Clotilde, s'écria-t-il ensuite, non, votre enfant ne sera point orpheline !... Sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure d'être son père !...

— Merci, mon ami... murmura madame de Randal en serrant faiblement la main du vicomte... Je n'attendais pas moins de vous... Il ne me reste plus désormais qu'à me reconcilier avec Dieu ! Que ce Dieu qui va me recevoir dans son sein vous bénisse et vous récompense !... Allez me chercher un prêtre... Ramenez-le avec vous... Laissez-moi seule avec lui et, quand il m'aura quittée, revenez près de moi... L'idée de mourir abandonnée me fait peur... je veux que vous soyez là, pour me fermer les yeux quand mon âme sera partie.

Armand, étouffant un sanglot, quitta la chambre afin d'obéir aux dernières volontés de Clotilde.

Nous avons entendu madame Angot dire quelques mots d'une autre de ses pensionnaires, une jeune dame fort intéressante, qui avait un gros garçon.

Le moment est venu de nous occuper de cette dame.

Dans la soirée du jour où nous avons vu le comte de Randal quitter la chambre garnie dont il ne devait plus franchir le seuil que pour se brûler la cervelle, une maritorne laide et sale, qui cumulait les fonctions de servante et d'élève de la garde-malade, vint prévenir cette dernière que *quelqu'un* demandait à lui parler.

— Qui ça, *quelqu'un* ? fit madame Angot avec impatience. Ne saurez-vous jamais vous exprimer clairement ? *Quelqu'un* ne signifie rien !... Est-ce un homme ou une femme, ce *quelqu'un* ?

— C'est un homme.

— Un homme ou un monsieur ?

— Un monsieur... et même un beau monsieur...

— Il fallait d'ne le dire tout de suite !... Faites entrer ce beau monsieur dans mon salon, et priez-le d'attendre un instant...

Ce que la garde-malade appelait son salon était une pièce sans tapis, ornée d'un meuble de pacotille en acajou et damas de laine, acheté à la salle des ventes de la rue des Jeûneurs. Au milieu, une table ronde recouverte d'un tapis noir à dessins noirs. Aux fenêtres, des rideaux de mousseline blanche un peu jaunie. Sur la cheminée, une pendule (l'Arabe et son coursier !) sous verre ; deux vases de fleurs artificielles, également sous verre, et deux flambeaux de cuivre avec des bougies roses.

Quatre gravures à l'aqua-tinta (Jazet, d'après Vernet), suspendues aux murailles, complétaient l'ornementation.

Madame Angot, naturellement coquette, retoucha sa coiffure, lissa du bout du doigt ses sourcils, et s'empressa d'aller rejoindre le *beau monsieur* qui l'attendait dans le *luxueux* salon que nous venons de décrire.

VIII

Le visiteur méritait incontestablement l'épithète obligeante à lui décernée par la collaboratrice de madame Angot.

Il était d'une taille moyenne, d'une haute mine et d'une tournure élégante et distinguée.

À peine avait-il trente-cinq ans, mais le ton bistré de sa peau, ses cheveux ondes, d'un noir bleuâtre, ainsi que sa barbe qu'il portait entière, le faisaient paraître un peu plus âgé.

Ses yeux, fort grands, d'un gris bleuâtre à reflets d'acier, et son nez aquilin d'un dessin très-correct, donnaient à son visage régulier une expression hautaine.

Ses lèvres minces, lorsqu'un sourire presque toujours moqueur venait les écarter, laissaient voir des dents blanches et merveilleusement rangées.

Les mains étaient fines et gantées coquettement, les pieds tout à fait patriciens.

L'ensemble de la toilette, très-soignée dans les moindres détails, se recommandait par une simplicité de bon goût.

Pendant les quelques minutes qu'il passa seul dans le salon,

il examina avec un dédain manifeste le mobilier dont la maîtresse du logis tirait volontiers vanité.

Madame Angot parut enfin et, jugeant qu'elle se trouvait en face d'un personnage d'importance, elle fit sa révérence de dignité première, à laquelle le nouveau venu répondit par un salut poli, mais dégage.

—Est-ce à madame Angot que j'ai le plaisir de parler ? demanda-t-il ensuite.

—Oui monsieur... pour vous servir...

—A madame Angot, garde-malade ?

—Oui, monsieur.

—Une personne de ma connaissance m'a fait l'éloge de votre mérite...

—Bien flattée et bien reconnaissante, je vous assure !... Oserais-je vous demander, monsieur, le nom de cette personne ?

—Elle désire garder l'anonyme.

—Croyez que je n'insiste pas ! Je me suis fait une loi de respecter l'incognito dont la plupart de mes clientes aiment à s'envelopper... C'est d'ailleurs un devoir professionnel et, grâce au ciel, je ne m'en suis jamais départie !... La discrétion, monsieur, c'est mon fort !

—On me l'a dit, et je ne vous cacherai point que c'est en grande partie pour cela que je m'adresse à vous...

—Il me sera doux de justifier cette confiance...

—J'y compte...

—Vous prenez des pensionnaires, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, et je leur prodigue des soins assidus, auxquels il m'est permis, je crois, d'appliquer l'épithète de *maternels*...

—Vous avez des chambres convenables ?

—Mieux que convenables, monsieur ; *confortables* ! Mon établissement peut lutter, sous ce rapport, avec les mieux tenus de Paris.

—Voyons ces chambres ?...

—Veuillez me suivre.

Madame Angot introduisit avec orgueil son visiteur dans un cabinet pareil à celui que nous connaissons, et, la figure épanouie, elle attendit un compliment qui ne vint pas.

—Mais c'est affreux ! s'écria le jeune homme.

—Monsieur est difficile ! murmura la femme en pinçant les lèvres.

—Non. Pour moi-même je m'accommoderais de tout, mais la personne que je veux vous confier a des habitudes de luxe qui lui feraient trouver un pareil gîte vraiment trop misérable... et, comme j'ai l'intention de payer largement, j'ai le droit de me montrer exigeant...

Tandis que le visiteur disait ce qui précède, les petits yeux de madame Angot pétillaient de cupidité.

—Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, on voit tout de suite à qui on a affaire ! Pour avoir l'avantage d'acquérir votre clientèle, j'accepterai de grand cœur tous les sacrifices. Je donnerai ma propre chambre... Je vais vous y conduire, et je crois que vous serez satisfait...

La chambre de la garde-malade était meublée dans le même goût que le salon. Ce n'était ni joli, ni riche, mais enfin, faite de mieux, on pouvait s'en contenter.

—Eh bien, qu'en dites-vous ? demanda madame Angot triomphante.

—Je m'arrangerai de cette chambre. Vos conditions ?

—Traitez-vous à forfait ?

—A forfait, si vous voulez...

—Ce sera cinq cents francs.

—Soit.

La femme se mordit les lèvres.

—J'aurais dû demander le double ! pensa-t-elle en voyant qu'on ne discutait pas. Puis, tout haut, elle reprit : Quand m'amènerez-vous la personne ?

—Demain soir, très-probablement, entre six et huit heures... répondit le jeune homme.

—Tout sera prêt pour la recevoir...

—Tout est donc entendu... A demain, madame...

—Pardonnez-moi ! un mot encore, s'il vous plaît... rien qu'un petit mot...

Le visiteur avait repris son chapeau et se dirigeait vers la porte.

Il s'arrêta.

—Ne vous formalisez point, j'en vous en prie, de ce que je vais vous dire... mes clients, quand ils viennent de traiter avec moi, se font un vrai plaisir de me solder d'avance la moitié du prix convenu... C'est une habitude de la maison... vieille habitude, mon cher monsieur...

—Habitude très-sage, que pour ma part j'approuve fort, et la preuve c'est que voici, non point la moitié de la somme, mais la somme tout entière... répliqua le jeune homme en tirant de son portefeuille un billet de cinq cents francs qu'il tendit à madame Angot.

—Vous faut-il un reçu ? demanda cette dernière en saisissant avidement le précieux chiffon.

—Inutile ! j'ai toute confiance... répondit l'inconnu, et il sortit.

Madame Angot l'accompagna, ou plutôt le suivit jusque sur le carré, et saluait encore qu'il avait descendu déjà les dernières marches de l'escalier.

—Cinq cents francs ! murmurait-elle en rentrant chez elle transportée d'allégresse ; cinq cents francs, et comptant ! quelle aubaine !

Le lendemain soir, un peu après la chute du jour, tandis que la comtesse de Randal, à pied sous la pluie, épuisée, presque mourante, revenait péniblement de l'hôtel du marquis de Maucombe, un fiacre à deux chevaux s'arrêta devant la maison du boulevard des Batignolles.

Madame Angot, qui guettait à la fenêtre, vit descendre de ce fiacre son visiteur de la veille, puis, immédiatement après, une femme qu'il souleva pour l'aider à franchir le marche-pied et qui, s'appuyant sur son bras, disparut avec lui dans l'allée. En même temps, une forme sombre, la forme d'un homme qui s'était accroché aux ressorts de la voiture, s'en sépara et parut se cacher derrière le fiacre.

—Dorothée, cria la garde-malade à la servante qu'elle gratifiait pompeusement du titre de son élève, vite, vite ma fille, allumez les bougies dans ma chambre, mettez une bûche sur le feu ! voici les personnes que j'attends.

Et, saisissant une lampe afin d'éclairer le noir escalier, elle courut ouvrir elle-même la porte de l'appartement.

—Venez, ma chère dame... dit-elle ; vous allez être reçue et traitée comme une reine... Il fait froid dehors, n'est-ce pas ? mais votre chambre est chauffée à point... on entretient le feu depuis plus de trois heures...

L'arrivant ne répondit pas, franchit le seuil en s'appuyant toujours sur le bras de celui qu'elle venait de nommer Robert et, parvenue dans la chambre bien éclairée que lui cédaient madame Angot, elle s'arrêta devant la cheminée où brillait un grand feu, et présenta ses petits pieds glacés à la flamme pétillante.

Un voile très-épais cachait son visage. Un ample peignoir dissimulait presque complètement son état à des yeux inexpérimentés.

Madame Angot, qui la regardait avec curiosité, ne put constater qu'une seule chose lors de ce premier examen, c'est que sa nouvelle cliente était petite plutôt que grande, et semblait d'une constitution un peu frêle.

En même temps elle leva son voile.

Madame Angot fit un mouvement de surprise.

IX

Madame Angot s'attendait à voir une jeune femme, et elle se trouvait en présence d'une toute jeune fille, presque d'une enfant.

Henriette avait dix-sept ans à peine et paraissait de deux ans plus jeune, en raison de l'exquise finesse de ses traits, et de sa chevelure d'un blond doré.

Rien ne se pouvait imaginer de plus charmant et en même temps de plus virginal que son doux visage ; la souffrance et la fièvre, loin de diminuer sa beauté, la rendaient plus frappante, en colorant d'un rose vif l'épiderme transparente de ses joues, et en donnant un éclat singulier à ses grands yeux d'un bleu pareil à celui du ciel d'Italie.

— Mon amie, dit alors Robert, je vous laisse aux soins affectueux et éclairés de madame, en qui vous pouvez avoir confiance absolue... Adieu, ou plutôt au revoir !

— Vous me quittez ! murmura la jeune femme. J'avais espéré que vous passeriez la nuit dans cette maison...

— Vous savez que ma présence, *là-bas*, est indispensable, répliqua Robert. Vous savez qu'on s'étonnerait en ne me

pour être aimée, et dans quelques heures, je serai de nouveau là, près de vous.

Robert continua sa tirade. Pendant plusieurs minutes, il laissa tomber de ses lèvres avec une facilité merveilleuse des phrases de tendresse banale sous lesquelles on ne sentait point de cœur.

Henriette s'en contenta cependant ; elle se sentit rassurée, et elle dit en souriant :

— C'est vrai, oui, mon ami, je suis confiante... allez... allez vite ! il ne faut pas qu'il vous attende...

Robert toucha de ses lèvres, une dernière fois, le front brûlant de la jeune femme en disant :

— A bientôt...



Quatre de ces messieurs n'ont qu'à prendre chacun un des coins du matelas. (Page 79)

voyant point ce soir comme de coutume... Ne faut-il pas, avant toute chose, empêcher le soupçon de naître?... Mais, aussitôt que cela sera possible, cette nuit certainement, je reviendrai...

— Vous avez raison... vous pensez à tout... votre prudence n'est jamais en défaut... Allez donc, allez, puisqu'il le faut absolument.

Robert prit les deux mains d'Henriette et les pressa contre ses lèvres, et, appuyant avec précaution la jeune femme sur sa poitrine, il murmura doucement à son oreille :

— Non, chère Henriette, vous n'êtes pas, vous ne serez pas en péril de mort ! vous vivrez pour être heureuse, vous vivrez

Il sortit de la chambre et fit quelques centaines de pas sur le boulevard extérieur, monta dans un fiacre qui passait à vide et donna l'ordre au cocher de le conduire rue de la Ville-Évêque, à un numéro qu'il indiqua.

Ce numéro était celui d'un très-ancien et très-vaste hôtel, construit entre cour et jardin.

Ces immenses demeures seigneuriales, édifiées à une époque où *on faisait grand*, n'existent plus aujourd'hui qu'en bien petit nombre.

Le jeune homme sonna à une petite porte qui s'ouvrit pour le laisser pénétrer dans une cour énorme, mal éclairée par la lampe qui fumait dans la loge du concierge, et par une grosse

nterne de cuivre, à huit pans, suspendue au plafond du vestibule.

L'hôtel, construit sous Louis XIII, se composait d'un immense corps de logis à trois étages, et de deux ailes en retour, moins élevées d'un étage et formant pavillons.

Le nouveau venu, que le concierge salua très-bas, passa devant la loge sans rien demander, traversa la cour et gravit les marches du perron.

Au moment où il franchissait le seuil du vestibule, un vieux domestique qui dormait dans un coin s'éveilla, et, se levant précipitamment, s'écria avec la familiarité respectueuse des anciens serviteurs qui parfois oublient de parler selon les lois immuables du code de l'étiquette, c'est-à-dire à la troisième personne :

— Ah ! monsieur le comte, enfin, c'est vous ! Eh bien ! ça n'est pas malheureux ! M. d'Auberive vous attend avec une grande impatience ! il souffre ce soir plus que de coutume... il est très-agité... très-agacé... pas caressant du tout ! Il m'a déjà sonné trois fois pour me demander si monsieur le comte n'avait pas reparu à l'hôtel... Aussi je me faisais terriblement du mauvais sang ! ah ! oui, par exemple !

— Ce qui ne vous empêchait pas de dormir d'un calme sommeil, mon brave Joseph... répliqua Robert avec ce sourire moqueur dont il avait l'habitude.

— Mais, monsieur le comte, je ne dormais pas... ou bien peu... murmura le vieux domestique interdit.

— C'est bien... c'est bien... ce sont vos affaires. Moi, je vais calmer M. d'Auberive... Reprenez, si bon vous semble, votre sommeil interrompu...

Celui qu'Henriette nommait Robert et que le valet sexagénaire appelait monsieur le comte prit à gauche dans le vestibule, ouvrit une porte à deux battants, traversa une antichambre, puis un salon monumental, royalement tendu de tapisseries des Gobelins, cadeau d'un roi, et dont le plafond en coupole avait été peint à fresque par un roi aussi, un roi des hautes régions de l'art, le plus illustre des grands maîtres français, l'immortel Eustache Le Sueur ; puis un second salon, moins grand, mais non moins riche, et entra enfin dans une chambre à coucher qu'éclairaient conjointement une lampe Carcel et les luciers d'un feu de grosses bûches, foyer aussi ardent que si l'on eût été au mois de janvier par un froid de douze ou quatorze degrés.

Près de ce formidable brasier un grand vieillard, enveloppé dans une robe de chambre de flanelle rouge, était assis ou plutôt étendu sur une chaise longue.

L'abat-jour de la lampe, supportée par une petite table chargée de livres, de brochures et de journaux, faisait office de réflecteur et concentrait la lumière sur la partie supérieure du corps du vieillard, mettant en valeur une tête admirable, une figure pâle, énergique, couronnée par une chevelure d'une finesse de soie et d'une blancheur de neige.

Les moustaches très-longues, et la royale, étaient blanches également.

Tout était blanc dans ce visage, excepté les yeux d'un bleu sombre et les sourcils restés d'un noir d'ébène, formant avec le reste une opposition si agulière.

Un coloriste aurait admiré l'effet saisissant de cette tête en pleine lumière, se détachant comme un portrait de Rembrandt sur les panneaux de lampas vénitien d'un vert sombre, tandis que les reflets intermittents du foyer tantôt noyaient dans une ombre transparente les grands plis du vêtement rouge, presque pareil à une robe de cardinal.

Au bruit léger que fit la porte en s'ouvrant et en se refermant, le vieillard tourna la tête avec lenteur, comme si le moindre mouvement lui eût été pénible.

Un pli profond, décelant l'impatience et presque la colère, se creusait sur son front entre ses sourcils noirs.

Il reconnut le nouveau venu et l'expression de sa physionomie changea aussitôt. Le pli de son front disparut. Un vague sourire vint à ses lèvres. Il souleva, non sans peine, sa main gauche, le bras droit pendait inerte le long du corps, et la

tendit au jeune homme, en murmurant ou plutôt en bégayant d'une voix étrange :

— Mieux vaut tard que jamais !... Soyez le bienvenu, cher comte... Si vous saviez comme je vous attendais !..

X

Robert s'approcha du vieillard, saisit sa main tremblante et la serra respectueusement.

— Je savais, monsieur, dit-il, que vous m'attendiez avec une extrême impatience, et, si cela n'avait dépendu que de moi, pour rien au monde je n'aurais prolongé votre attente... — Quand vous connaîtrez, tout à l'heure, les motifs de mon retard, vous trouverez sans doute que je suis moins coupable en réalité qu'en apparence... Mais parlons, avant tout, de mademoiselle Henriette...

— Oui... oui... ma fille... bégaya le vieillard, tandis qu'une expression de tendresse inouïe rayonnait sur son visage.

— Je me suis acquitté de la mission que vous m'avez fait l'honneur de me confier... reprit le jeune homme. Mademoiselle Henriette et sa femme de chambre sont parties pour Orléans par le train de cinq heures vingt minutes ; je les ai moi-même installées dans le compartiment réservé aux dames seules, et je n'ai quitté le quai qu'après le départ du train...

Le vieillard leva les yeux vers la pendule de Boule placée sur la cheminée et murmura :

— Dix heures et demie...

— Mademoiselle Henriette est arrivée depuis longtemps... continua Robert, et sans aucun doute, dans deux jours, vous recevrez une lettre d'elle, vous donnant des nouvelles de madame la comtesse de Nancrey...

— Ma pauvre sœur... ah ! je ne la reverrai plus...

— Qui sait ?

Le vieillard secoua tristement la tête.

— A son âge... et au mien... dit-il de sa voix rauque et comme brisée, quand une séparation dure depuis dix ans... un rapprochement n'est plus possible... nous ne nous retrouverons que là-haut... et cela ne tardera guère...

— Pourquoi penser cela ?... Je vous en prie, monsieur, chassez bien loin ces idées pénibles...

— Elles ne le sont pas pour moi... Est-ce une existence que la mienne ?... Si ma chère Henriette ne me rattachait à la vie, croyez-le bien, mon ami, dans ma prière de ce soir, je demanderais à Dieu de m'appeler à lui demain... Mais c'est trop nous occuper de moi... parlons de vous... Vous saviez que j'attendais des nouvelles du départ... vous deviez revenir dîner... qui vous a retenu ?..

— Un accident...

— Il vous est arrivé quelque chose de fâcheux ?... demanda le vieillard avec anxiété.

— Mon Dieu ! oui...

— Rien de grave, j'espère !..

— La chose la plus sotte et la plus vulgaire... j'ai failli payer de ma vie un instant de distraction... En sortant de la gare pour regagner mon fiacre, j'ai fait la maladresse de ne point me préoccuper d'une voiture qui venait au grand trot sur moi, et dont le timon m'a envoyé rouler à dix pas.

— Ah ! mon Dieu !

— Le choc avait été rude... J'ai perdu connaissance comme une femelle, ce dont je rougis, croyez-le bien... on m'a transporté chez le pharmacien le plus proche, qui s'est donné beaucoup de mal pour me rappeler à moi-même... il paraît que ce n'était pas facile ! Enfin j'ai rouvert les yeux... je n'avais absolument rien de cassé ; mais une grande faiblesse, qui ne s'est dissipée que peu à peu, ne m'a point permis de revenir aussi vite que je l'aurais voulu... Telle est la cause de mon retard...

— Et moi qui dans mon injustice vous accusais d'un peu de négligence ! si vous aviez été tué, pourtant ! Je frissonne en songeant au péril que vous avez couru !..

— Vous m'auriez fait l'honneur de me remercier... dit le jeune homme en riant ; que pouvais-je souhaiter de plus ?..

—Mais au moins, maintenant, êtes-vous remis?... tout à fait remis?

—Aussi complètement que s'il ne m'était rien arrivé.

—Vous devez avoir grand besoin de repos...

—En aucune façon, je vous assure... et me voici prêt à vous lire, comme de coutume, les journaux du soir...

Tout en disant ce qui précède, Robert prenait sur la petite table les journaux, dont les bandes n'avaient point été déchirées.

—Non... non... fit le vieillard, pas aujourd'hui... vous êtes disposé, comme toujours, à vous sacrifier pour moi, je le sais bien... mais je n'aurai point l'égoïsme d'accepter ce sacrifice... Regagnez votre appartement, mon cher comte, je vous en prie... Je ne serai tranquille qu'en vous sachant couché, et en vous supposant endormi d'un bon sommeil...

—Sommeil qui ne viendrait pas, répondit le jeune homme en souriant, si je n'avais eu la joie de remplir auprès de vous, d'abord mes fonctions de lecteur...

—Vous le voulez absolument?...

—Oh! absolument... vous le voyez, monsieur, ce soir les rôles sont changés, et c'est moi qui prétends agir à ma guise dans votre hôtel et dans votre chambre...

—Je cède donc, et je vous écouterai... mais une toute petite demi-heure et pas davantage... Les nouvelles principales... les faits divers les plus intéressants... voilà tout... le reste sera pour demain...

Robert déplia le journal et s'acquitta consciencieusement de son office. Mais, paraît-il, les journaux du soir, ce jour-là, ne se recommandaient point par un bien puissant intérêt. Au bout d'un quart d'heure le vieillard, appuyant sa tête sur le dossier de la chaise longue, dormait profondément.

Le jeune homme baissa la voix peu à peu, afin de ne le point réveiller par la transition brusque du bruit régulier de la lecture au silence absolu.

Puis il sortit sur la pointe des pieds, sans fermer tout à fait la porte et, touchant l'épaule du valet de chambre sexagénaire qui avait repris dans l'antichambre sa sieste un moment interrompue, il l'engagea à aller rejoindre son maître pour le mettre au lit.

Outre la grande lanterne de cuivre à huit pans, qu'on n'éteignait que le matin, une veilleuse, à côté de laquelle se trouvait un flambeau, brûlait sur une console du vestibule.

Robert alluma le flambeau, gravit l'immense escalier dont un tapis de moquette pourpre couvrait les marches de pierre polie et, par un couloir qui se greffait sur la grande galerie de l'hôtel, gagna l'un des pavillons en retour. Son appartement particulier occupait le premier étage de ce pavillon et se composait d'une antichambre, d'un salon, d'un cabinet de travail, et d'une chambre à coucher suivie d'un cabinet de toilette.

Cet appartement, moins somptueux que les pièces du rez-de-chaussée dont nous avons tracé un croquis rapide, était néanmoins meublé richement et avec un luxe de très haut goût remontant à l'époque de la construction de l'hôtel.

Les tapisseries, les crédences et les bahuts sculptés, les tableaux et les objets d'art en faisaient un véritable musée.

Robert se déshabilla rapidement et se jeta sur son lit, non pour dormir, mais afin que le désordre de ses couvertures et de ses draps attestât, le lendemain, qu'il s'était bien et dûment couché.

Le jeune homme resta pendant plus de deux heures immobile, le coude appuyé sur son oreiller, le regard perdu dans le vague, réfléchissant ou plutôt rêvant tout éveillé.

Son rêve, il est permis de le supposer, se peuplait de riantes images, le mirage auquel il s'abandonnait était séduisant, car le feu intérieur de sa pensée illuminait son beau visage habituellement un peu sombre, son sourire n'offrait plus l'expression de railleuse amertume qui lui était familière, et ses regards étincelaient.

Tout à coup il se souleva, et murmura presque à voix haute :

—Oui, j'ai fait beaucoup de chemin! je suis content de moi!... Sans doute, avant d'arriver au but, il me faudra briser encore ou tourner plus d'un obstacle... mais le plus difficile est accompli... les caps les plus périlleux sont franchis! Ni mon étoile ni mon audace ne feront défaut... Je monterai toujours... je monterai jusqu'au faite! Etre le maître légitime, le seul maître, dans cette princière demeure, ce sera grand! ce sera beau! et c'est ma destinée!...

Le jeune homme quitta son lit, remit les vêtements qu'il avait quittés, glissa dans sa poche un petit revolver à crosse d'ébène et quitta son appartement, non par le chemin qu'il avait suivi pour y venir, mais par un escalier dérobé communiquant avec le cabinet de toilette.

Il avait à la main deux clefs.

L'une de ces clefs lui permit d'ouvrir une porte donnant sur la cour. La serrure et les gonds, huilés soigneusement, jouèrent à la première tentative et ne produisirent aucun bruit.

La seconde clef lui servit pour la petite porte pratiquée près de la loge du concierge, et, sans avoir réveillé ce dernier, il se trouva sur le pavé de la rue de la Ville-l'Évêque.

Il était en ce moment à peu près une heure et demie du matin.

Toute la nuit, dans les quartiers riches, on rencontre des coupés en ruines, attelés de haridelles poussives et conduites par des cochers noctambules.

Ces *maraudeurs* vont au petit pas de leur *rosse*, sans direction précise, dans l'espoir rarement déçu que quelque vi-vreur attardé se servira de leur *boîte* pour regagner son domicile, et paiera la course généreusement.

Robert comptait sur l'heureuse chance de rencontrer un de ces *maraudeurs*, et en effet, le hasard l'ayant bien servi, il se fit conduire pour cent sous tout en haut de l'une des rues qui débouchent sur le boulevard des Batignolles.

De là, longeant les murailles et appuyant prudemment la main sur la crosse de son revolver, en prévision de quelque fâcheuse rencontre, il se dirigea vers la maison qu'habitait la garde-malade.

Il atteignit cette maison en quelques minutes et, sans se préoccuper des clartés vives qu'on voyait briller derrière les vitres crasseuses d'une des fenêtres du second étage, il allait s'engager dans l'allée obscure, quand une forme sombre, émergeant tout à coup des ténèbres, se dressa devant lui, et une voix enrouée lui dit d'un ton mystérieux :

—N'entrez pas là-dedans, mon maître, je vous le conseille.

Le jeune homme, surpris par cette brusque apparition et croyant à une attaque, fit un bond en arrière, tira de sa poche son revolver prêt à faire feu, et s'écria :

—Au large, ou je vous brûle la cervelle!

—Bas les pattes! reprit la voix; c'est bête comme tout, ce que vous chantez! Depuis quand parle-t-on de brûler la cervelle aux braves garçons qui vous donnent un bon avis? Ma parole d'honneur, vous m'étonnez!... Que diable avez-vous donc fait de votre jugeotte, monsieur Robert!...

—Vous savez qui je suis! murmura le jeune homme stupéfait.

—Un peu, mon neveu! Comment! vous ne me reconnaissez pas à la voix! En voilà une sévère!

—Qui donc êtes-vous?...

—Je suis Sarriol, pardieu! Mon Dieu, oui! Coucou! ah! le voilà!

XI

—Sarriol! répéta le jeune homme en frappant du pied, Sarriol ici!

—Vous y êtes bien! répliqua l'interlocuteur de Robert; le boulevard des Batignolles appartient à tout le monde, j'imagine.

—Malheureux! tu as donc quitté ton poste?

—Comme vous voyez...

—Mais alors tout est compromis!

—Rien ne clochera, je vous le promets... J'avais mon idée... mes précautions étaient prises d'avance, et bien prises, je vous en fiche mon billet !

—Quel motif si pressant te forçait à venir ?

—Je voulais dialoguer avec vous ; pas autre chose...

—Et cet entretien ne pouvait se remettre ?

—Il paraît que non j'isque me voici... Et c'est même une fière chance pour vous, car sans moi vous alliez tomber la tête la première dans un guépier de tous les diables !

—De quel guépier parles-tu ? Pourquoi, tout à l'heure, m'as-tu donné le conseil de ne point entrer ?

—Parce que la police est dans la maison, tout simplement...

—La police ? murmura le jeune homme d'une voix altérée.

—Mon Dieu ! oui... Le commissaire... les agents... les tourlourons... rien n'y manque... Rassurez-vous d'ailleurs, ça ne vous concerne en rien... Il s'agit d'un particulier qu'on venait pincer et qui s'est fait sauter le caisson pour se tirer d'affaire ! Mais vous savez aussi bien que moi comment les choses se passent en ces occasions-là... l'escalier est gardé... le commissaire est curieux par état, et, comme vous n'avez guère la mine d'un habitué de pareils taudis, il vous aurait demandé certainement quelques petites explications au sujet de votre visite nocturne... ce qui vous aurait gêné un peu, et même beaucoup, car enfin toute vérité n'est pas bonne à dire, hein ! monsieur Robert ?...

—Tu as raison, Sarriol, répliqua le jeune homme ; tu m'as rendu service, je l'avoue...

—C'est heureux !... Donc, vous n'entrerez dans la maison que quand les gèneurs en seront partis... Rien ne presse, d'ailleurs, et rien ne vous empêche plus de m'accorder, séance tenante, le quart d'heure de conversation que je sollicite ?

—Il s'agit de choses confidentielles, je suppose ?

—Parbleu !

—Causer sur ce boulevard me paraît imprudent...

—Et à moi donc ! il ne faut lâcher, au grand air et quand il fait nuit, que les paroles que l'on veut perdre. C'était l'avis d'un grand sage, et c'est le mien...

—Eh bien, alors ?...

—Soyez paisible... interrompit Sarriol ; je connais, tout près d'ici, un petit endroit très-convenable...

—A cette heure, il sera fermé...

—Il ne ferme jamais pour les bons garçons qui ont le truc, et qui savent se faire ouvrir... Venez, mon maître, vous allez voir ça...

Robert, très-trigué et un peu inquiet, suivit sans objection nouvelle le personnage à la voix rauque.

Après avoir marché pendant cinq minutes, ils arrivèrent à l'angle d'une rue projetée, mais non bâtie. Une seule maison, étroite et haute, se dressait, servant d'amorce aux constructions futures. La porte et les volets du rez-de-chaussée étaient clos. On ne voyait à l'intérieur aucune lumière, et l'on n'entendait aucun bruit. A droite et à gauche s'étendaient des terrains vagues, auxquels des palissades en planches servaient de clôture.

Sarriol, malgré les ténèbres, déplaça sans peine deux des planches de cette clôture, maintenues seulement par des chevilles connues des clients de l'endroit, et pratiqua une ouverture par laquelle il fit passer Robert ; il passa lui-même ensuite, rajusta les planches, s'approcha de la maison par derrière, et frappa quatre fois, en espaçant ses coups d'une façon franc-maçonnique, contre une petite porte qui s'ouvrit aussitôt.

—Pas de danger que le commissaire vienne relever des contraventions ! murmura-t-il, on fait : *zut !* aux procès-verbaux...

Et il entra avec son compagnon dans la grande salle d'un cabaret mal éclairé par des quinquets fixés aux murailles, et dont les clartés pâles brillaient à peine à travers la fumée de tabac, épaisse comme un brouillard de Londres.

Quinze ou vingt hommes de mauvaise mine, buvaient et jouaient aux cartes ou aux dominos, tranquillement, sans le moindre bruit.

On riait silencieusement, comme Bas de-Cuir, on parlait à voix basses, ainsi que dans la chambre d'un malade. Bref, toutes les précautions étaient prises pour qu'il fût impossible d'être entendu du dehors.

Le costume élégant de Robert fit sensation et causa quelque défiance. Buveurs et joueurs, tous débrillés et misérablement vêtus, regardèrent dans le premier moment le nouveau venu comme un intrus, peut-être même comme un *mouchard*, mais on s'aperçut bien vite qu'il était en compagnie d'un habitué et on ne s'occupa plus de lui.

—Que faut-il servir à ces messieurs ? demanda le maître de l'établissement, après avoir donné une poignée de main à Sarriol.

—Monsieur et moi nous avons à causer, répondit ce dernier, il nous faut le cabinet de société...

—Très-bien... et, avec ça ?...

—Du vin cacheté blanc et rouge, des liqueurs fines, une assiette de charcuterie, un joli croûton de pain, des biscuits, du géromé, de la salade, des cigares de premier choix, des pommes et des pruneaux... monsieur a le sac, et c'est lui qui paye...

Deux minutes après, Robert et Sarriol s'asseyaient en face l'un de l'autre dans un réduit baptisé du nom de cabinet de société, et prenant jour sur la salle commune par un vitrage poudreux ; il suffisait d'abaisser sur ce vitrage un rideau de toile à matelas pour obtenir un huis-clos relatif.

Une chandelle fumeuse éclairait tant bien que mal la table de bois blanc, couverte des éléments hétérogènes du souper commandé par Sarriol et que devait payer Robert.

Sarriol, dont nous ne connaissons encore que la voix enrouée, était un grand gaillard de vingt-huit à trente ans, assez joli garçon, mais réalisant dans toute sa personne le type absolument réussi du bandit parisien, plus corrompu qu'un abalone et plus roué qu'un vieux diplomate.

Sa figure blafarde, spirituelle et gouailleuse, offrait des tons plombés. Un cercle qu'on eût dit tracé au charbon entourait ses yeux vifs, au regard effronté et moqueur ; ses cheveux blonds, peignés à outrance, se collaient à ses tempes en forme d'accroche-cœurs.

Une blague à tabac brodée en soie, (présent de l'amour !) était suspendue à l'une des boutonnières de son paletot-sac, de nuance indécise. La visière vernie de sa casquette de velours descendait très-bas sur son front, qu'elle serrait étroitement. Sa courte pipe de terre, superlativement culottée, qui tait si peu le coin de sa bouche qu'elle s'emboîtait entre deux incisives usées par le frottement de son tuyau.

Le prologue de notre récit se passe en 1850. Vingt-quatre ans se sont écoulés depuis cette époque. Eh bien ! si quelques-uns de nos lecteurs, d'humeur aventureuse, ont par hasard la curiosité d'aller faire un voyage d'exploration dans certains bals de barrière, ils y trouveront dix épreuves pour une de la photographie que venons de mettre sous leurs yeux, ce qui prouve triomphalement que le type des Sarriol qui fleurissent en ces bas-fonds est immuable et impérissable.

Notre personnage déboucha lentement deux bouteilles, l'une de vin blanc, l'autre de vin rouge... Il en dégusta quelques gouttes, fit claquer sa langue en connaisseur satisfait, remplit jusqu'au bord quatre verres, deux pour son compagnon, deux pour lui-même, et dit du ton le plus jovial :

—Il est bon !... A ta santé !... ou plutôt, à la santé de nous deux, mon vieux !...

Robert fit un brusque haut-le-corps.

—Qu'est-ce que c'est que ces familiarités ? murmura-t-il.

—De quoi ? de quoi ? des familiarités !... répéta Sarriol en se renversant sur sa chaise la figure épanouie, non, tiens, vois-tu, laisse-moi rire !... Parole sacrée, tu es trop cocasse !...

—Il me semble... commença Robert dont l'irritation grandissait.

—Il te semble que je perds le respect, n'est-ce pas ?... interrompit Sarriol, ah ! ça, mais, décidément, tu crois donc que c'est arrivé ?... Décidément tu te prends au sérieux !...

Décidément tu me regardes du haut de ta grandeur !... tu me traites comme un pauvre diable qu'on rend heureux en lui jetant un os à ronger... un peu moins qu'un complice... quelque chose comme une machine dont on touche le bouton et qui marche !... Je m'en doutais... C'est bien joli, mais pas très-fort !... Nous allons changer ça...

—Je ne comprends pas... fit Robert avec impatience.

—Tu comprendras tout à l'heure... sois paisible... et laisse-moi causer, puisque nous sommes ici pour cela...

—Mais...

—Oh ! point de mais, sinon nous n'en finirons pas !... Je ne te demande que cinq minutes pour établir nos positions respectives... Tu répondras après si tu veux... D'abord et d'une, tu t'es figuré jusqu'à présent que je n'y voyais pas plus loin que le bout de mon nez... tu t'es trompé, mon bon, oh ! mais, là, ce qui s'appelle trompé en plein ! le doigt dans l'œil jusqu'au coude !... Je ne suis pas de ceux qu'on exploite... J'exploiterais plutôt moi-même, et j'ai dans ma folle idée que ça pourra bien m'arriver un jour ou l'autre...

—Qui songe à t'exploiter ? tu me sers, j'en conviens, mais ne t'ai-je pas payé d'avance ?...

—Bien maigrement ! oh ! bien maigrement !...

—Il fallait refuser !

—Pourquoi ? Refuser ? jamais ! pas si bête !... j'ai pris tes louis, mais comme à-compte... nous réglerons plus tard...

—Ainsi, tu as des prétentions ?...

—Des prétentions énormes... oh ! mon Dieu, oui, parfaitement. Je te tiens par ton passé !... Je te tiens par ton avenir... Quand tu t'es adressé à moi, dernièrement, j'ai compris que la chance m'arrivait en même temps que toi ! tu jouais au fin avec ton ami ! ça ne pouvait pas me convenir... je connaissais les anecdotes d'autrefois... c'était insuffisant... J'ai guetté... espionné... questionné... Bref, je sais tout.

XII

—Tu sais tout ! répéta Robert.

—Depuis A jusqu'à Z... oui, mon bon... Crois-tu donc que j'ai donné boniface dans tes bourdes ? Non ?... non !... pas si godiche !... il s'agissait, prétendais-tu, d'une simple amourette !... une intrigue mignonne à dénouer, un petit enlèvement à mener à bien... Mon rôle était simple et facile et se réduisait à garder pendant quelques jours, en compagnie de Limassou, dans une maisonnette louée tout exprès, une bonne femme que tu disais la tante ou la grand'mère de l'objet de ta flamme ! tu me payais pour cela cent écus, à moi qui n'avait pas le sou ! J'acceptai d'autant plus volontiers que je sentais anguille sous roche... tu ne te défais pas de moi, et moi je me défais de toi considérablement !... tout l'avantage était de mon côté !... Je te suivis comme ton ombre... je ne te perdis pas de vue... J'employai les deux tiers de tes cent écus à faire jaser des gens qui m'en disaient très-long et ne s'en doutaient guère... Bref, je n'ai plus rien à apprendre, ni sur ta situation actuelle, ni sur le nom de ton amante !... Ah ! nous donnons dans la noblesse, mon gaillard !... Ah ! nous faisons souche d'honnêtes gens !... ah ! nous rendons indispensable notre prochain mariage avec une héritière !... Bravo ! c'est une grosse affaire, cela, et tu l'as menée de main de maître !... mes compliments !... Tu es très-malin, mais trop égoïste !... Quand on met en joue des millions, il faut avoir la main plus large !... Donc, part à deux, mon camarade !... Tu vas faire ta fortune, et je t'approuve fort, mais j'entends que tu fasses la mienne en même temps... C'est clair, net et catégorique !...

Après avoir débité ce qui précède avec une volubilité sans pareille, Sarriol essoufflé fit halte, autant pour vider son verre que pour reprendre haleine.

—As-tu fini ? lui demanda Robert en haussant les épaules.

—A peu près.

—Eh bien ! mon pauvre Sarriol, tu n'es qu'un fou, pour ne pas dire un sot...

—Prouve-le-moi...

—C'est bien facile... Ces millions dont tu veux ta part, c'est le mariage en question qui doit me les donner, n'est-ce pas ?

—Naturellement.

—Ce mariage n'est pas encore fait.

—Non, mais il se fera...

—Qui sait ? Peut-on répondre de l'avenir ?... Et d'ailleurs, en admettant qu'il doive s'accomplir un jour, ce jour est bien éloigné peut-être...

—Quel est l'obstacle et que faut-il attendre ?...

—Il faut attendre que le père soit mort...

—Pourquoi ?

—Parce qu'il refuserait son consentement...

—Allons donc !...

—Je te dis qu'il ne consentirait pas... qu'il ne consentirait jamais...

—Bien vrai ? ta parole d'honneur ?

—Quel intérêt aurais-je à te mentir aujourd'hui ? Est-ce qu'un mariage est une chose qui se puisse cacher ?... Si les bans étaient affichés demain matin, tu le saurais avant demain soir...

—C'est assez juste, ce que tu dis là... Puisqu'il le faut absolument, j'attendrai donc, mais à certaines conditions...

—Des conditions ! Tu plaisantes ?

—Je ne crois pas... D'abord je possède un secret, et un secret, en d'habiles mains, c'est une mine aurifère de premier choix, un placier californien truffé de lingots... On n'a qu'à se baisser pour en prendre... J'ai toujours été bon enfant... je ne veux pas te faire de chagrin... Je consens à n'exploiter la mine que dans une certaine mesure, mais ça ne m'aurait ni peu ni beaucoup de manger mon pain sec à la fumée de ton rôti... Je suis dans la débîne et tu as le gousset garni... il faut rétablir l'équilibre... Ai-je raison ?...

—Tu aurais raison peut-être, si j'étais riche en effet comme tu parais le croire, mais je ne le suis pas...

—D'accord... Tu n'es point millionnaire, mais on te fait des rentes... Oh ! des rentes ! de bonnes petites rentes ! Etre sûr, le matin, de dîner le soir ! c'est ça qui est joli !... surtout quand on n'en a pas l'habitude ! c'est mon rêve ! Tu le réaliseras...

Robert ouvrit la bouche pour répondre. Sarriol ne lui en laissa pas le temps.

—Sois paisible d'ailleurs, se hâta-t-il d'ajouter ; mes prétentions seront acceptables... Je me contenterai, jusqu'à nouvel ordre, de deux cents francs par mois... Les amis ne sont pas des Turcs !...

Robert, l'œil sombre et les sourcils froncés, réfléchit pendant un instant, puis son visage s'éclaircit.

—Soit... répondit-il, tu auras cet argent...

—Je ne te cacherais point, reprit Sarriol, qu'il me serait particulièrement agréable de toucher d'avance le premier mois.

Robert lui tendit un billet de banque, un de ces vilains billets de deux cents francs, de couleur orange, qui se trouvaient en circulation à cette époque.

Sarriol le fit prestement disparaître en s'écriant :

—Ami généreux, je t'apprécie !... Que ce verre de vin me serve de poison si je ne suis pas tout à toi ! Voilà une affaire réglée... je toucherai exactement, cela va de soi ! Le présent marche bien... Reste l'avenir... Occupons-nous de l'avenir...

—Comment, l'avenir ? Prétends-tu, par hasard, formuler d'autres exigences ?

—Parbleu !... Entre nous, mon bon camarade, tu te moquerais de moi si je me contentais de deux cents francs mensuels quand tu seras millionnaire... Tu me trouverais idiot, ce qui blesserait mon amour-propre !... Bon enfant, oui, mais dupe, jamais ! je te laisserai aller de l'avant, je te donnerai même un coup d'épaule, si par hasard tu en as besoin, mais il me faut des garanties...

—Ne peux-tu t'en rapporter à moi ?

—Ne disons donc pas de bêtises !...

—Cependant, si je te promets...

—Ta ! ta ! ta !... des promesses ! interrompit Sarriol en riant : nenni, ma vieille ! il n'en faut pas...

—Entin, que veux-tu ?

—Un petit acte, sous singe privé, écrit de ta plus belle écriture, contenant à peu près ceci : " Je dois à mon ami Sarriol, pour services rendus, la somme ronde de trois cent mille francs, et je la lui paierai sans faute le lendemain de mon mariage avec mademoiselle Henriette d'Auberive. "

Robert haussa les épaules, comme il avait fait au commencement de l'entretien.

—Un tel acte serait sans valeur... dit-il.

—Devant le tribunal de commerce, c'est possible, répliqua Sarriol ; mais tu te garderas bien de le laisser protester, mon bon, et tu paieras sans souffler mot...

—Crois-tu ?...

—J'en suis parfaitement certain, car cet acte sera signé de tous tes noms, tu m'entends bien, des vrais aussi bien que des faux... Comprenez-vous, monsieur le comte Robert de Loc-Earn ? Comprends-tu, Robert Saulnier ?...

Robert était devenu très-pâle.

Ses lèvres contractées, le feu sombre jaillissant de ses prunelles, décelaient le plus violent orage intérieur.

—Et si je refuse ? demanda-t-il tout à coup d'une voix altérée.

—Je t'en défie ! répliqua Sarriol carrément.

—Que ferais-tu ?

—Pourquoi le demander puisque tu le sais aussi bien que moi ? Il me suffirait d'un mot pour anéantir tes projets...

—On ne te croirait pas...

—Essaye...

—Gredin ! murmura Robert.

—Des gros mots ! dit Sarriol en riant de plus belle. Pourquoi faire, et qu'est-ce que ça prouve ? C'est drôle que les gens d'esprit soient quelquefois si bêtes ? Reste donc gentil, mon camarade, et exécute-toi de bonne grâce, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement...

—Ah ! tu me tiens !...

—Comme une linotte en cage, pas vrai ? Et même la seule différence c'est que les linottes chantent d'elles-mêmes, et que c'est moi qui te fais chanter... Voyons, sommes-nous d'accord ?

Robert ne répondit que par un signe affirmatif.

—Tu feras ce que je veux ?

—Il le faut bien !...

—Bravo !... entre honnêtes gens, on s'entend toujours !... c'est si bon de s'entendre... et d'avoir quinze mille francs de rentes ! Tu auras fait le bonheur de ton ami ! tu pourras t'en vanter !... Allons, une poignée de main...

—C'est inutile...

—Tu boudes, mais ça ne durera pas... Qu'est-ce que c'est que cent mille écus pour un gaillard qui palpera des millions ? j'aurais dû exiger le double, mais ce qui est dit est dit. Nous réaliserons le petit acte au premier jour, sur bon papier timbré... c'est plus régulier.

—Nous verrons...

—A ton aise...

La longue conversation des deux hommes attablés en face l'un de l'autre dans le cabinet de société arrivait à son terme... Tout en parlant beaucoup, Sarriol avait mangé de même et multiplié les rasades. Les bouteilles étaient vides, les comestibles n'existaient plus.

Robert solda la dépense et rejoignit avec son compagnon le boulevard des Batignolles, par le même chemin qu'ils avaient suivi pour arriver au cabaret.

A quelques pas de la maison où demeurait la garde-malade les nocturnes aventuriers traversèrent la chaussée, de manière à se trouver en face du logis suspect.

La lueur d'une veilleuse éclairait faiblement les vitres d'une chambre du premier étage, celle où demeurait Henriette.

Au second étage, tout était devenu sombre. Un silence absolu régnait dans la maison.

—Je crois qu'il n'y a plus rien à craindre et que monsieur le comte peut se risquer présentement, dit Sarriol avec un comique affectation de respect. Je retourne à mon poste pour relever de sa faction Limassou, qui doit s'ennuyer avec la vieille, mais demain je viendrai flâner par ici et nous reparlerons.

—Nous verrons... répéta Robert.

Sarriol s'éloigna. Robert le suivit du regard tandis qu'il se perdait dans les ténèbres, et, tout en se dirigeant vers la porte de l'allée noire, il murmurait :

—Le drôle en sait trop long ! ça pourrait bien lui porter malheur !

XIII

Nos lecteurs ont appris dans le précédent entretien, que la jeune femme amenée dans le logis de madame Angot, se nommait Henriette d'Auberive.

Il nous reste à dire par quel enchaînement de circonstances funestes cette malheureuse enfant de dix-sept ans à peine était rendue dans ce logis.

Le vieux gentilhomme à cheveux blancs que nous avons vu couché sur une chaise longue, près d'un foyer trop ardent pour la saison, dans la chambre splendide du rez-de-chaussée de son hôtel, rue de la Ville-Lévêque, s'appelait Sigismond-Jean-René d'Auberive.

Breton d'origine, colossalement riche et royaliste exalté, M. d'Auberive avait pris une part active au dernier soulèvement de la Vendée. Il se glorifiait à bon droit d'avoir été un des combattants héroïques du château de la Pénissière.

Remarié à cinquante-cinq ans, après un premier mariage stérile, il était devenu veuf de sa seconde femme au moment où Henriette, sa fille unique, venait de naître.

Depuis dix ans, par conséquent depuis l'année 1840, M. d'Auberive ne quittait plus Paris.

De violents rhumatismes, de fréquents accès de goutte le clouaient au fond de son hôtel. Un commencement de paralysie, qui lui avait enlevé l'usage de son bras droit, rendait sa parole lente et difficile et lui donnait cette voix singulière, rauque, brisée en quelque sorte, que nous avons signalée.

Il eût été difficile d'imaginer chose plus triste que l'existence de cet homme robuste encore malgré son âge, de ce vieillard dont l'activité jadis avait été dévorante, et qui, terrassé par une inguérissable maladie, ne pouvant plus faire un mouvement sans l'aide de son valet de chambre, voyait les jours succéder aux jours dans une solitude morne, avec une monotonie désolante, entre une enfant chétive et un très petit nombre d'anciens serviteurs.

Aigri par la souffrance qui rendait forcément son humeur inégale et parfois difficile, M. d'Auberive ne recevait personne.

Ses anciens amis, les hommes de sa génération, n'existaient plus qu'en petit nombre. Les survivants, las de se heurter contre une consigne nécessaire le plus souvent par l'état du malade, avaient désappris peu à peu le chemin de l'hôtel, chose naturelle et inévitable.

M. d'Auberive ne se plaignait pas moins, avec quelque anertume, d'être négligé et oublié.

La petite Henriette, comme une pauvre fleur privée de soleil et d'air libre et vivifiant, grandissait près du vieillard qui l'adorait mais dont la tendresse égoïste ne s'occupait point de procurer à l'enfant des distractions indispensables après le travail, car des maîtres de toute sorte venaient chaque jour la faire travailler.

Oùissante et douce, Henriette apprenait docilement ce qu'on lui disait d'apprendre, mais ses progrès la laissaient indifférente ; l'émulation, ce puissant moteur des intelligences, lui manquait.

Elle étudiait avec conscience, mais sans ardeur ; elle donnait ses soins à un petit jardin réservé pour elle dans le grand jardin de l'hôtel, mais sans plaisir.

—A quoi bon, se disait-elle, cultiver des roses dont seule j'admire la beauté, dont seule je respirerai les parfums ?...

Elle ne sortait jamais, sauf le dimanche, pour aller enten-

dre les offices à la paroisse voisine avec sa femme de chambre, une vieille et digne créature d'un dévouement absolu mais d'un esprit étroit.

Lors de ces absences dominicales, et tant qu'elles se prolongeaient, M. d'Auberive était inquiet sans savoir au juste pourquoi et se forgeait des craintes chimériques que son état maladif grossissait outre mesure.

Il ne recouvrait un peu de calme que lorsque sa fille, attristée par la vue de ce mouvement parisien en dehors duquel il lui fallait vivre, entra dans sa chambre et, se penchant vers lui, présentait à ses lèvres son front pâle et candide.

Tout à coup Henriette, qui venait d'avoir quinze ans, ne s'ennuya plus.

Elle avait par hasard trouvé la clef d'une armoire occupant l'un des panneaux de la vaste pièce qui servait de bibliothèque; elle en avait ouvert les portes; elle avait respiré, non sans plaisir, les parfums de cuir de Russie et de maroquin du Levant qui s'en échappaient.

Du haut en bas les rayons de cette armoire étaient chargés de minces volumes, reliés coquettement et de la mine la plus engageante.

Henriette prit au hasard un de ces volumes, lut quelques pages et, s'emparant aussitôt de l'ouvrage complet, l'emporta dans sa chambre.

La jeune fille avait mis la main sur la clef de la cachette aux romans.

Autant et mieux eût valu pour elle pénétrer dans une chambre pleine de poisons subtils, dont les émanations mal-faisantes l'auraient du moins mise sur ses gardes.

D'ailleurs les substances vénéneuses ne tuent que les corps, et certains livres bien autrement funestes, empoisonnent les âmes.

L'armoire renfermait la collection complète, trop complète, hélas!... de tout ce que le dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième ont vu naître de dangereux romans.

Henriette se prit de passion pour cette nourriture exécrationnelle; elle dévora cette littérature licencieuse et spirituelle. Personne ne la surveillait, personne ne contrôlait l'emploi de son temps. Elle trouva bientôt trop courtes les heures de repos qui succédaient à ses heures de travail, et, dans la chambre virginale où jusque là elle avait dormi d'un sommeil si pur, sa lampe, allumée pendant la moitié des nuits, l'éclaira, lisant encore.

Sans doute elle ne comprenait pas tout, sans doute beaucoup de choses restaient obscures et inexplicables pour son intelligence de jeune fille, mais elle en devinait cependant beaucoup plus qu'il n'aurait fallu, et les mauvais livres flétrissaient sa divine candeur, éclairaient son ignorance, troublaient son imagination, en même temps qu'ils énervaient son cœur de seize ans.

Un jour il se produisit un événement inattendu dans l'existence si prodigieusement uniforme de M. d'Auberive et de sa fille.

Henriette était auprès de son père.

Joseph, le domestique sexagénaire, entra dans la chambre, portant sur un plateau d'argent une lettre scellée d'un large cachet de cire rouge armorié et timbré d'une couronne de comte, et la présenta au vieillard.

— Lis-moi cette lettre, mon enfant... dit ce dernier.

Henriette obéit et lut à haute voix les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Le fils de l'un de vos compagnons d'armes de la Vendée, d'un gentilhomme tombé glorieusement à vos côtés au combat de la Pénissière, sollicite l'honneur de présenter ses hommages à l'un des soutiens héroïques d'une grande et noble cause, vaincue mais non pas morte.

« Si vous faites pour moi une exception à vos habitudes, qui me sont connues, si vous consentez à me recevoir, vous rendrez bien heureux et très-reconnaissant,

« Le plus respectueux de vos serviteurs.

« LE COMTE ROBERT DE LOC-EARN. »

— Le fils du comte de Loc-Earn ! le fils de mon vieil ami... de mon frère d'armes ! Ah ! certes oui, je le recevrai ! s'écria fiévreusement M. d'Auberive quand Henriette eut achevé.

Le valet de chambre avait reculé jusqu'auprès de la porte.

Le vieillard tourna la tête de son côté et lui demanda :

— Par qui cette lettre a-t-elle été apportée ?

— Par un grand jeune homme brun, de bonne mine, répondit Joseph.

— Où est ce jeune homme ?...

— Il attend sous le vestibule.

M. d'Auberive commença un geste violent, que sa paralysie ne lui permit point d'achever.

— Sous le vestibule ! répéta-t-il avec indignation ; comment ! vieux fou, tu te permets de faire attendre sous le vestibule un comte de Loc-Earn !

— J'ignorais... balbutia Joseph.

— Il y a des choses qu'il faut deviner !... on n'a pas le droit, à ton âge, de commettre de telles bévues ! Va retrouver M. de Loc-Earn... Fais-lui tes excuses... des excuses très-humbles... tu m'entends ! et introduis-le sur-le-champ... .

Joseph, fort humilié, disparut.

— Dois-je rester, mon père ? demanda Henriette.

— Pourquoi non ? ne seras-tu pas heureuse, comme moi, de connaître le fils de mon vieux compagnon ?...

— Je serais heureuse, sans doute, de tout ce qui pourra vous causer une joie... murmura la jeune fille.

En ce moment la porte s'ouvrit, et le valet de chambre annonça :

— M. le comte de Loc-Earn... .

Le visiteur, que nos lecteurs connaissent déjà, avança avec une parfaite aisance jusqu'auprès de M. d'Auberive qu'il salua profondément, puis il s'inclina devant Henriette.

— Ah ! monsieur le comte, s'écria le vieillard, vous dont le nom me rappelle tant d'anciens et chers souvenirs, soyez le bienvenu ! Prenez ma main gauche, mordieu ! c'est la main d'un ami ! une maudite paralysie me défend, par malheur, de vous tendre la droite... celle que votre père a serrée si souvent ! Pautre Tristan ! il me semble le voir encore... Vous lui ressemblez beaucoup... .

— On me l'a dit plus d'une fois... répliqua le jeune homme en pressant avec respect la main gauche de M. d'Auberive. C'est en son nom autant qu'au mien, monsieur, que je vous remercie, et du fond du cœur, de la touchante bienveillance de votre accueil !... Croyez que j'en suis reconnaissant... oh ! plus reconnaissant que je ne saurais l'exprimer... .

— Si l'un de nous doit de la reconnaissance à l'autre, interrompit M. d'Auberive, c'est moi qui suis votre débiteur !... Ah ! que vous avez eu raison de vous souvenir d'un vieillard que tout le monde oublie et qui depuis longtemps a cessé de compter !... Pourquoi cette bonne pensée ne vous est-elle pas venue plus tôt ?...

— Elle m'est venue souvent, monsieur... répondit Robert. Oui, souvent et depuis longtemps... .

— Vous songiez à me visiter ?...

— Je le désirais de toute mon âme... .

— Vous ne l'avez pas fait, cependant... .

— Je n'avais point de suffisant motif pour me permettre de troubler une solitude que je savais absolue et volontaire... .

— Et aujourd'hui vous en avez un ?

— Oui, monsieur... .

— Lequel ?

— Je vais vous le dire... .

XIV

— En sollicitant plus tôt l'honneur d'être reçu par vous, reprit Robert après un silence de quelques secondes pendant lesquelles il parut réfléchir, ma démarche courait le risque d'être mal comprise... Vous auriez pu facilement l'interpréter d'une façon blessante pour mon orgueil, car, il faut bien que je l'avoue, je suis orgueilleux... .

—Est-ce un tort ? interrompit M. d'Auberive. Dans tous les cas, c'est le tort des grandes âmes... ajouta-t-il ; mais expliquez-moi, je vous prie, à quelle fausse interprétation se prêtait selon vous la démarche si simple et si naturelle dont vous parlez...

—Je me suis trouvé aux prises, dans la vie, avec de grands embarras, avec des difficultés surhumaines... répliqua Robert... Qui sait si, en me voyant venir à vous dans ces moments de dures épreuves, la pensée n'aurait point traversé votre esprit que je me proposais d'exploiter le nom de mon père, votre ami, votre frère d'armes, votre coreligionnaire politique, pour obtenir de vous protection, aide et secours...

—Et bien ! quand il en aurait été ainsi ? répliqua vivement le vieillard ; n'avais-je pas des droits sacrés à votre confiance ? n'en aviez-vous pas à mon appui ?...

—Je vous l'ai dit, monsieur, je suis orgueilleux, et de personne au monde, pas même de vous, je n'aurais rien accepté !

—Pourquoi ?

—Un gentilhomme pauvre peut et doit travailler pour vivre... il ne tend pas la main à l'aumône, quelque déguisée qu'elle soit... si tout lui manque un jour, même le pain, il veut qu'on l'ignore...

—Le pain vous a manqué ! s'écria M. d'Auberive avec angoisse.

—Oui, monsieur, plus d'une fois...

—Et vous n'êtes pas venu ! reprit le vieillard ; ah ! c'est mal ! c'est cruel, et votre orgueil était un conseiller funeste ! Savez-vous de quel poids vous chargez ma conscience ?... Votre père, en Vendée, quelques jours avant l'héroïque combat dans lequel il devait mourir, m'avait prêté une somme importante. Quand il fut tombé dans mes bras et quand notre cause fut perdue, il me fallut quitter la France pour échapper à la peine de mort prononcée contre moi par les conseils de guerre... Des années s'écoulèrent... une amnistie me permit de revenir... J'eus alors la légèreté inouïe, l'inexcusable tort d'oublier l'argent prêté... J'étais le débiteur du père et le fils avait faim ! quelle douleur et quel remords ! C'est vous qui me les aurez attirés, monsieur le comte, et j'aurai, croyez-le bien, beaucoup de peine à vous pardonner !

—Ce que vous me pardonnerez peut-être, monsieur, moins facilement encore, répliqua Robert avec un sourire, c'est d'être la cause involontaire de la généreuse imposture, du touchant mensonge que votre grand cœur vient de vous dicter...

—Un mensonge ?... répéta M. d'Auberive avec moins d'assurance qu'il n'aurait voulu. Une imposture ?... que dites-vous ?...

—Je dis, monsieur, continua le jeune homme, que le comte de Loc-Earn, mon père, (et vous ne l'ignorez pas), était un gentilhomme absolument sans fortune, vivant tant bien que mal de sa maigre pension de retraite d'officier supérieur, hors d'état, par conséquent, de vous prêter une somme quelconque, ne fut-elle que de vingt-cinq louis ! Permettez-moi d'ajouter que si véritablement vous aviez été le débiteur du comte, loin d'oublier l'argent prêté vous auriez fait chercher partout son fils, qui n'était pas difficile à trouver, et votre dette serait payée depuis bien longtemps... Est-ce vrai, cela, monsieur ? Vous est-il possible de vous inscrire en faux contre mes paroles ?... J'en doute...

—Cependant... murmura le vieillard.

—N'insistez pas, je vous en supplie, interrompit Robert. Si ingénieuse, si délicate, si touchante que soit la forme de vos bienfaits, je les refuserai... avec reconnaissance, croyez-le bien, mais avec obstination...

—Ces difficultés, ces embarras contre lesquels il vous a fallu lutter n'existent donc plus aujourd'hui ? demanda M. d'Auberive.

—J'ai trouvé, du moins je le crois, le moyen de m'y soustraire... Mais puisque vous me faites l'honneur de me témoigner quelque intérêt, il me faut d'abord vous parler brièvement de mon passé... Me le permettez-vous ?

—Non-seulement je vous le permets, mais je vous en prie...

—Quand je perdis mon père, j'étais un tout jeune homme, presque un enfant... Un parent éloigné, riche célibataire, me fit donner au collège de Rennes une bonne et forte éducation... Il avait résolu, je n'en doute pas, d'assurer mon avenir, mais il mourut à l'improviste, victime d'un accident de chasse et sans avoir testé ; en conséquence, ses plus proches héritiers firent main-basse sur sa fortune... Je venais d'achever mes classes d'une façon brillante... J'allais commencer mon droit au moment précis où la mort de ce parent me laissa sans ressources... Il devenait nécessaire, sous peine de mourir de faim, de tirer un parti immédiat des connaissances de toute nature emmagasinées dans mon cerveau... Ce n'était pas facile ! je m'estimai heureux de rentrer comme surveillant dans le collège que je venais de quitter comme élève... Oui, monsieur ! Le comte de Loc-Earn devint ce qu'on appelle un pion, c'est-à-dire un malheureux être en qui les écoliers voient quelque chose de moins qu'un valet, un pauvre diable vil et méprisé, un ennemi, un espion abreuvé d'affronts et d'outrages, Ah ! monsieur, quelle existence ! et je suis orgueilleux, je vous l'ai dit ! Je m'armai cependant de courage et de patience, je me cuirassai contre les dédains et contre les sarcasmes... Je me fis sourd et aveugle pour ne pas voir et pour ne pas entendre... Tant que durait le jour, je travaillais... la nuit, je travaillais encore... je m'étais juré de devenir, à force de labeur enragé, un de ces hommes supérieurs qui s'imposent par la science et qui, malgré tous les obstacles, font leur trou comme un boulet... J'avais trop compté sur mes forces... au bout d'un an je tombai malade, et si dangereusement que pendant plusieurs semaines on désespéra de me sauver... quand, après une longue convalescence, je fus enfin sur pied, ma place était prise !... C'était la mort sous une autre forme ! La maladie m'avait fait grâce... Le manque de pain allait me tuer...

—Ah ! murmura M. d'Auberive d'une voix sombre, en heurtant sa poitrine avec sa main gauche, la seule valide, et pas une fois je ne me suis demandé : " Le fils de mon ami, de mon frère, est-il vivant ?... est-il heureux ?... " Dieu m'a donné un cœur cependant... un cœur fidèle au souvenir !... qu'en avais-je donc fait, et pourquoi ne parlait-il pas ?...

Henriette, immobile et muette, essayait ses larmes à la dérobée.

Robert continua son récit, un récit bien simple, bien terre à terre, mais où le narrateur, avec une incomparable habileté, dramatisait les plus petits faits et les moindres détails de manière à les rendre saisissants.

Il dit comment, grâce à la beauté de son écriture, il avait été admis en qualité de clerc presque surnuméraire dans une étude où ses appointements dérisoires suffisaient à peine pour le nourrir.

Il raconta de quelle manière, ayant perdu ses illusions et vu sombrer ses espérances, il n'avait conservé qu'une seule ambition, celle de reconquérir les dehors d'un homme de son rang ; mangeant à peine, passant les nuits à faire des copies, pour acheter des vêtements d'une élégance simple, pour éviter le hideux chapeau mou et pour porter des gants.

—A cela du moins je suis parvenu ! fit-il. Inspirer la pitié, voilà peut-être la seule chose en ce monde à laquelle il m'aurait été impossible de me résigner !... Le jour où je me suis vu habillé comme un gentleman, il m'a semblé qu'un rayon de soleil illuminait mon existence misérable, et le courage m'est revenu pour continuer la lutte contre le mauvais destin qui s'acharnait sur moi...

—Bref, j'ai vécu... si c'est vivre ! mais la fatigue venait... une voix de plus en plus distincte murmurait souvent à mon oreille que le repos de la mort serait un bonheur inouï après tant de fatigues infécondes, et j'allais sans doute m'étendre volontairement au fond de ma tombe inconnue, quand arrivèrent en Europe les récits de ces fortunes fantastiques réalisées rapidement, sinon sans péril, dans les placers de l'Australie...

« Une lueur traversa mon esprit. Je me dis que la mauvaise chance ne pouvait poursuivre sans cesse un homme dont la conscience est nette et qui garde le droit de porter haut la tête. Je me pris à croire fermement que mon étoile, voilée sous notre ciel brumeux, brillerait d'un vif éclat dans le firmament pur de ces lointains pays. Est-ce une illusion suprême ? Je ne sais, mais j'ai confiance... Ma fortune est là-bas... Moi aussi je serai riche... »

« Soutenu par cette croyance, galvanisé par ce mirage, je travaillai avec une ardeur nouvelle, je m'imposai de plus dures privations... ne fallait-il pas réaliser la somme assez forte nécessaire pour subvenir aux frais de mon voyage et à ceux de mon installation dans le pays de l'or ?... »

« Enfin, cette somme, je la possède, Dieu sait au prix de quelles nuits de veille et de quels repas incomplets !... mais qu'importe ?... je suis libre d'agir !... libre par mon travail, sans que personne me soit venu en aide... Je puis aller où mon destin m'appelle... »

« Si je réussis, si je reviens millionnaire, la maison de Loc-Earn reprendra son antique éclat... si j'échoue, la France ne reverra jamais son fils déshérité... il me restera toujours bien, là-bas, un pistolet, une charge de poudre et une balle... »

« Je vais partir ; mais avant de m'expatrier j'ai voulu me présenter au gentilhomme pour qui j'ai la plus profonde estime et le plus grand respect, à celui qui fut l'ami de mon père et dont le souvenir et la sympathie me suivront, de l'autre côté des mers !... Vous m'avez accueilli, monsieur, et je vais réclamer de vous l'unique service qu'un homme de mon caractère puisse accepter sans honte... J'ai besoin d'être accrédité par un personnage considérable près du consul français en Australie... Je vous demande votre haute recommandation qui sera pour moi d'un prix énorme ; mais comme une telle preuve de confiance ne se peut accorder à la légère, j'ai voulu mettre sous vos yeux, monsieur, les nombreux documents qui prouvent irrécusablement mon honorabilité sans tache... »

Robert tira de sa poche un portefeuille et le plaça sur la petite table, à côté de M. d'Auberive.

—Ce portefeuille, reprit-il, renferme, outre mon acte de naissance et d'autres actes constatant mon identité, les attestations favorables du proviseur du collège de Rennes et celles des notaires et des avocats qui m'ont admis dans leurs études. Les signatures sont légalisées !... Oh ! le comte de Loc-Earn est en règle ! ajouta le jeune homme avec une ironique amertume, il y a de bons certificats, des certificats excellents, comme un valet qui veut se placer ! Je vous laisse ces papiers, monsieur, vous les examinerez à loisir et je vous demande l'autorisation de venir les chercher demain... vous me direz en même temps s'il vous convient de m'accorder la faveur que j'ambitionne... »

—Demain, comme toujours, vous serez le bienvenu chez moi, mon cher comte... répondit vivement M. d'Auberive ; mais à quoi bon me laisser ces papiers ? Quand on vous voit, quand on vous entend, croyez-vous donc qu'il soit possible de douter de vous ?... Reprenez ce portefeuille, je vous en prie... »

Robert, qui déjà s'était levé, secoua la tête.

—Je le reprendrai demain, dit-il, en vous présentant de nouveau mes respects et mes adieux... »

Puis le jeune homme, saluant M. d'Auberive et s'inclinant devant Henriette comme au moment de son arrivée, sortit de la chambre et quitta l'hôtel, reconduit jusqu'à la porte de la rue par le vieux domestique.

Joseph espérait racheter ainsi la faute involontaire qu'il avait commise en faisant attendre sous le vestibule le comte Robert de Loc-Earn.

XV

Très touché par la visite du fils de l'ami de sa jeunesse, du compagnon de son âge mûr, du héros de la sublime épopée vendéenne ; très ému par le langage plein de noblesse et de simplicité qu'il venait d'entendre, M. d'Auberive fit ouvrir le portefeuille par Henriette, et il en examina le contenu aussitôt que le jeune homme se fut éloigné.

Chacune des attestations que Robert de Loc-Earn appelait rueilleusement des certificats était un hommage rendu à sa conduite absolument régulière et à son irréprochable moralité.

—Tout cela est presque trop beau ! se disait le vieillard. Ce garçon-là n'est pas de notre temps ! S'il avait voulu se plier aux mœurs de son époque, si sa nature moins fière et moins loyale avait su s'assouplir, intriguer, solliciter, il aurait vu les obstacles s'aplanir devant lui ! il serait au premier rang et ne songerait guère à s'expatrier pour courir, à travers les océans, à la poursuite d'une chimère ! Monde frivole où nous vivons, monde aveugle, égoïste, injuste, ne sauras-tu jamais reconnaître et récompenser les obscures vertus et les grands caractères !

Cette philosophique réflexion, formulée dans un style agréablement suranné, ne calma point M. d'Auberive.

Plus fébrile, plus nerveux encore que de coutume pendant le reste du jour, il passa la nuit sans fermer l'œil.

Son cerveau surexcité, son esprit en travail enfantaient un grand projet ; mais, pour que ce projet devint réalisable il fallait tout d'abord l'assentiment de Robert.

Or, étant données la fierté ombrageuse et la volonté indomptable du jeune homme, rien ne paraissait moins facile que d'obtenir cet assentiment.

—Comment m'y prendre pour ne le heurter d'aucune façon, se demandait M. d'Auberive, et pour l'amener doucement, par de bonnes et solides raisons, à tomber d'accord avec moi ? Si je le heurte, tout est compromis, ou plutôt tout est perdu ! une fois qu'il aura dit : Non ! impossible de le ramener... Ah ! je le juge bien ! je ne le connaîtrais pas mieux s'il avait vécu près de moi pendant des années ! une barre de fer serait moins inflexible que lui !

A cette nuit si fort agitée succéda une matinée plus tranquille.

Vers les deux heures de l'après-midi Joseph ouvrit la porte de la chambre à coucher que le vieillard ne quittait jamais, et annonça :

—M. le comte de Loc-Earn.

—Mon cher enfant, dit M. d'Auberive après avoir serré la main du jeune homme, depuis hier je pense à vous... j'y pense sans cesse... j'y pense trop... vous m'avez fait passer une nuit blanche, savez-vous ?

—J'en suis au désespoir... répliqua Robert, et je vous supplie, monsieur, d'être indulgent pour une faute involontaire dont je m'explique mal, je l'avoue, le fâcheux résultat... Sans doute ma présence inattendue, en ravivant dans votre mémoire les souvenirs du temps passé, a provoqué cette insomnie.

—Non, ce n'est pas cela... ce qui me préoccupe et me trouble, c'est votre départ, ce sont vos projets d'avenir, vos espérances de fortune... »

—Peut-être ne vous convient-il point de me donner près du consul de France en Australie l'appui que je sollicitais de vous ? S'il en était ainsi, je retirerais avec empressement une demande indiscrete... »

—Je suis, au contraire, absolument et pour toutes choses à votre disposition, si vous persévérez... La cause de mes inquiétudes, c'est votre voyage lui-même... »

—Comment cela, monsieur ?... »

—Je ne puis malheureusement partager la confiance en quelque sorte superstitieuse que vous exprimiez hier... vous comptiez sur un résultat splendide qui me semble tout au moins douteux... Périlleuse est l'entreprise et problématique le succès. Les mirages du pays de l'or ne sont, après tout, que des mirages ! Pour un heureux aventurier dont l'audace réussit, aidée par le hasard, combien n'en voit-on pas échouer lamentablement ? Si vous étiez du nombre de ceux-là ?... »

—Il me semble vous avoir dit, monsieur, qu'en cas d'insuccès mon parti était pris d'avance... »

—Oui, vous me l'avez dit... vous vous tuerez... Pensez-vous donc que je puis envisager ce dénouement sinistre sans un immense effroi, sans un chagrin profond ?

Vous êtes le fils de mon plus cher ami et, depuis que je vous connais, je me sens pris pour vous d'une estime, d'une sympathie, d'une affection vraiment paternelles...

—Ah! s'écria le jeune homme avec élan, voilà des paroles que je ne n'oublierai pas! non, jamais! Elles vivront dans mon cœur, avec ma reconnaissance, aussi longtemps que ce cœur battra... Elles décupleront la force dont j'ai besoin là-bas pour triompher de bien des obstacles! je lutterai de tout mon pouvoir, croyez-le, et si je suis vaincu, c'est que personne au monde, à ma place, n'aurait été vainqueur!

—Tranchons le mot, vous allez tenter le hasard et jouer votre vie à pile ou face!

—Sans doute, mais puis-je faire autrement? je ne vous ai rien caché, mon existence vous est connue... Je marche, vous le savez bien, vers le seul horizon qui soit encore ouvert devant moi...

—Non, pas le seul! répliqua M. d'Auberive; vous pouvez ne point partir.

Robert poussa doucement la tête.

—Végéter de nouveau! dit-il. Recommencer le pugilat de tous les jours contre des nécessités renaissantes! reprendre le joug du travail sans résultat, de la bataille perdue d'avance et de la misère sans issue!... allons donc! j'en ai assez! j'en ai trop! mieux vaudrait cent fois mourir tout de suite, et je n'hésiterais pas, je le jure!

—Vous pouvez ne point partir! répéta le vieillard.

Robert le regarda fixement.

—Ce n'est pas sans motif que vous parlez ainsi, monsieur... dit-il au bout d'une minute; vous ne vous feriez point un jeu cruel de me donner un espoir décevant... Connaissez-vous un moyen honorable de gagner à Paris ce qu'il me faut pour vivre et non pour végéter?...

—Je connais ce moyen...

—Quel est-il? Proposé par vous au fils du comte de Loc-Earn, il ne peut être qu'acceptable...

—Il l'est, je vous l'affirme! répliqua M. d'Auberive qui malgré lui se troublait un peu en voyant approcher le moment décisif. Et en l'acceptant, ajouta-t-il, vous ferez une bonne action... une action généreuse, car vous rendrez plus faciles et plus douces les dernières années d'un vieillard qui vous aime.

—Il s'agit de vous, monsieur? demanda vivement Robert.

—Oui, et voici comment... ma main droite est paralysée... je ne puis écrire... mes yeux affaiblis se troublent, quand par une lecture un peu longue j'ai l'imprudence de les fatiguer... Cette double impuissance me force à négliger d'une manière absolue mes affaires les plus importantes... Les grands domaines que je possède sont entre les mains d'intendants et de régisseurs agissant sans contrôle... un tel état de choses peut, sinon compromettre ma fortune, au moins favoriser le gaspillage et les malversations... Mon fils, si Dieu m'avait fait la grâce de m'en donner un, ferait pour moi ce que je ne puis faire... il serait mon secrétaire et mon lecteur... il surveillerait l'administration de mes biens, il toucherait mes revenus, il s'entendrait avec mes banquiers et mes agents de change, il opérerait mes placements, il deviendrait enfin mon bras droit, ma pensée, ma volonté, un autre moi-même... Voulez-vous être pour moi, monsieur le comte, ce que serait mon fils? Oh! je vous en prie, mon enfant, je vous en supplie, ajouta le vieillard d'une voix tremblante d'émotion, ne me refusez pas cela!

Robert s'était levé.

Il prit la main valide de M. d'Auberive et la pressa entre ses deux mains qui tremblaient, d'émotion sans doute.

—Et pourquoi refuserais-je? demanda-t-il avec simplicité. Ce que vous me faites l'honneur de m'offrir est une preuve de confiance digne de vous, digne de moi. J'accepte...

—Vous ne savez pas combien vous me rendez heureux! s'écria le vieux gentilhomme avec une exaltation joyeuse; vous voilà devenu l'enfant de la maison! il me semble que je retrouve votre père, mon Tristan bien-aimé, qui va revivre en vous! nous ne nous quitterons plus! vous habiterez l'un

des pavillons de l'hôtel, où vous serez tout à fait chez vous et complètement indépendant... Les domestiques vous obéiront comme à moi-même... Je vais donner l'ordre de préparer l'appartement sans perdre une minute... Je veux que vous y couchiez ce soir même...

—Rien ne presse... dit Robert en souriant.

—Je vous demande pardon, mon cher comte... cela presse beaucoup... il me tarde de savoir votre installation complète. Hélas! je ne la verrai pas... Oh! paralysie maudite! sans elle je serais vert malgré mes soixante-douze ans sonnés, et tout prêt à me battre comme autrefois, dans notre sainte et noble Vendée, pour Dieu et pour le roi!

Les yeux de M. d'Auberive étincelaient. Son enthousiasme doublait le caractère de son beau visage pâle couronné de cheveux blancs.

Une vive douleur vint lui rappeler brusquement que, parmi les prescriptions de son médecin, un calme absolu se trouvait en première ligne.

—Tout à l'heure, reprit-il au bout de quelques secondes, mon valet de chambre vous fera visiter votre nouveau logis... Si j'ai bonne mémoire l'ameublement est d'un grand style... je crois qu'il vous plaira... Dans le cas contraire, vous donnerez vos ordres vous-même à mon tapissier qu'on enverra quérir au plus vite...

—Vous êtes mille fois bon, monsieur... mais cette prévoyance est inutile... répondit Robert avec une intonation mélancolique; je me trouverai bien partout... vous connaissez ma vie... vous savez que je n'ai pas l'habitude du luxe...

—Il faut la prendre, morbleu! s'écria le vieillard; je ne sache pas que rien soit trop riche ou trop beau pour un comte de Loc-Earn! Vous êtes d'une race de grands seigneurs, mon enfant! ne l'oubliez point!

—Race bien déchue! fit le jeune homme avec un sourire un peu triste.

—Faute d'argent, c'est vrai, mais qu'importe? ce n'est pas la fortune, grâce à Dieu, qui fait la noblesse! ah! si on la pouvait acheter, combien je sais de gens qui la paieraient tout ce qu'on voudrait!... Et puisqu'il est question du vil métal, (les poètes le nomment ainsi, et ils ont raison, je vous assure), parlons du chiffre de l'indemnité que vous me permettez de vous offrir.

—A quoi bon?

—Comment, à quoi bon? demanda M. d'Auberive.

—Oui, quel que soit ce chiffre, il dépassera certainement, et de beaucoup, mes ambitions.

Le vieillard poursuivit, sans tenir compte de cette observation, sans paraître même l'avoir entendue:

—D'abord et comme appointements fixes, douze mille francs. Est-ce assez?

—C'est beaucoup trop!

—Et, en outre, deux pour cent sur les revenus de mes propriétés du Maine et de l'Anjou, où j'ai deux cent mille livres de rentes, que vous augmenterez, j'en suis sûr...

—Mais, monsieur...

—Pas un mot! c'est dit! interrompit M. d'Auberive... Ouvrez ce tiroir, je vous en prie... Prenez-y, s'il vous plaît, six billets de banque de mille francs...

—Les voici... où dois-je les mettre?

—Dans votre poche... c'est un à-compte sur vos émoluments de l'année...

—Non, monsieur... non... je n'accepte pas...

—Vous refusez?... Très-bien! Dans ce cas, je les jette au feu! dit le vieux gentilhomme.

Il l'aurait fait comme il le disait! Robert, naturellement, céda.

Le soir même il était installé, avec le titre et les fonctions de secrétaire, de lecteur et d'administrateur général, dans le luxueux pavillon de l'hôtel d'Auberive.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

La deuxième partie a pour titre : UN MARIAGE SECRET.

TIRAGE DES PRIMES

DE

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

LISTE DES NUMEROS GAGNANTS

Le numéro 59,484 a gagné la grosse Prime de \$200

Les numéros suivants gagnent chacun \$1.00

992	10001	37273	60316	74145	89559	117400
2092	17410	37622	64801	74290	89793	117478
2959	17000	34097	65656	77348	89910	117976
4534	17632	38218	65827	77926	92742	118213
5090	19702	41742	66218	79824	100968	118463
7638	20260	42754	66874	80405	102827	119045
7725	20350	43218	66876	80072	104206	119680
8508	22056	43456	67068	81383	105471	119890
8940	22708	47390	68730	83481	106023	121790
9308	26305	51278	68783	83712	106282	121902
9445	27201	51745	69735	83727	111199	123588
13980	29074	55506	69757	85133	112416	124453
15437	30557	58521	70798	85201	114022	125943
15585	31295	59145	73818	87090	114333	126728
10069	33350					

Nous avons déjà publié la liste des numéros gagnants sur une feuille volante que nous avons mise dans chaque numéro de la Bibliothèque, mais comme cette feuille aurait pu se perdre, nous publions de nouveau les numéros gagnants sur la Bibliothèque même pour être plus sûrs que tous nos lecteurs en auront connaissance.

A lieu du 18 novembre qui était le dernier jour pour réclamer les primes, nous donnerons jusqu'au premier décembre pour réclamer les numéros gagnants. Après cette date nulle réclamation sera admise.

Les personnes qui auront gagné une prime devront nous envoyer la BIBLIOTHEQUE qui contient le numéro gagnant, après l'avoir fait enregistrer, et nous retournerons ce numéro avec l'argent, à l'adresse qu'on nous aura donné.

Nous publions ci-après le nom des personnes qui ont gagné des primes et qui ont fait leur réclamation.

Nous reproduisons aussi un fac simile du reçu de celui qui a gagné la grosse prime de \$200.

MONTREAL: E. Proulx, 24 Lamontagne; R. Leclerc, 1161 Ste Elizabeth; A. Larose, 561 St-Dominique; E. Lantier, 814 Pantaléon; A. Allard, 124 Béri; J. Desjardins, 149 Dorchester; W. Brouillet, 460 Dorchester; Alf. Contant, 1572 Notre-Dame; A. Auger, 773 Notre-Dame; J. A. Trépanier, 1335 Ontario; J. L. Forest, Havre et Mignonne; Mde E. Lacroix, 124 Ste-Elizabeth; T. Crovier, 541 Craig; J. Vaillancour, 298 Amherst; A. Carrère, 332 Jacques-Cartier; A. Mariel, 183 Lagauchetière; Ed. Baatien, 138 Papineau; Mde E. Falar, 1593 Notre-Dame; Jos. Simard, 6 Préfontaine; R. Beullac, 27 Ernest.

QUÉBEC: J. O. Ouellet, 55 Sous-le-Fort.

COTE ST-ANTOINE: Jos. Hurtubise.

Les personnes de Québec qui auront gagné des primes, sont priées de s'adresser à M. F. Beland, 261 rue St-Jean, Québec.

Montréal 15 Oct. 1888

Reçu de M^{rs}. Poirier, Bessette
Avis, propriétaires de la Bibliothèque
à Cinq Cents, la somme de Deux cents
Dollars, pour le paiement de la grosse
prime gagnée par le N^o 59494 de la
Bibliothèque à Cinq Cents au Tirage
qui a eu lieu le 11 courant.

Dont quittance.

Il me fait plaisir de constater que
M^{rs}. Poirier, Bessette & C^{ie} m'ont payé
cette prime de \$200⁰⁰ sur présentation
du numéros gagnant.

Je suis convaincu que le tirage a été
conduit de la manière la plus juste
et honorable

Derniers:
M^{rs}. Martelle

P. E. Boucher
J. Orel 92.

A. Marchand

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre, ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

OCCASION LES DERNIERS OCCASION VOLUMES!

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	15c.
LA HAINE 2e vol.	15c.
LES ORPHELINES	15c.
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1re Prime	-	-	-	-	\$100.00
2e	"	-	-	-	50.00
3e	"	-	-	-	20.00
4e	"	-	-	-	12.50
5e	"	-	-	-	10.00
6e	"	-	-	-	5.00
7e	"	-	-	-	2.50
100	"	de \$1.00	-	-	100.00
Total					\$300.00

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

NUMEROS PARUS

La Femme au doigt coupe	Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts, 1re série	Le Condamné à Mort :
Les Trois Chercheurs de pistes	Bon sang ne peut mentir, 2e série	1re partie, Le Mort Ressuscité
La Perle Noire	Valerie, 3e série	2e partie, L'Echafaud
Tolla	Une Evasion à la Guyane, 1re série	Les Ecumeurs de Rivières
L'Abîme	Les Millions du Nabab, 2e série	1re partie, Les Débuts du Bossu
Le Banquier des Pirates, 1re série	L'Arme Révélatrice, 3e série	2e partie, A la Recherche de son Père
L'Archipel en feu, 2e série	Le Comte d'Olligny, 4e série	3e partie, Père et Fils
Tancrède de Rohau	Le Parricide, 5e série	La Nuit Sanglante :
Nora	Vingt ans à la Bastille	1re partie, Le Réveillon de M. Denis
Le Petit Vieux des Batignoies	Nelida	2e " L'Inspecteur de Police
L'Épave de Cythua, 1re série	Ginevra	3e " Le Lit de Mort
Le Secret de Patrie O'Donoghue, 2e série	La Chasse à l'Heritage, 1re série	L'Assassiné Vivant :
La Rose Blanche, 1re série	Le Bal Masqué, 2e série	1re partie, Le Crime
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e série	Les Deux Sœurs, 3e série	2e " Disparu
L'Incendiaire	Le Revenant, 1re série	3e " Le Detectif et 1re partie de
Un Duel au Desert	Tom Sandous, 2e série	Floreal
Le Pêcheur de Perles, 1re série	L'Œil de Viehno, 3e série	2e partie, Dans les Mines
Les Frères de la Côte, 2e série	L'homme à l'oreille cassée, 1re série	3e " La Famille Charlot
Les Voleurs de Chevaux, 1re série	Le colonel Fougas, 2e série	L'Antre du Crime :
La Chasse aux Brigands, 2e série	Veu de Haine,	1re partie, Les deux bandits
Le Peau Rouge, 3e série	1re série, Le Chat du bord	2e " Un vol sinistre
Le Crime de Pierrette, 1re série	2e série, La " Brûle-Gueule "	3e " L'amour c'est le ciel
La Revelation, 2e série	3e série, Philopen le Poulpican	4e " La chasse aux médailles
Columba, 1re série	4e série, Chouans et Republicains	5e " Le Meurtre
La Vengeance Corse, 2e série	5e série, A coups de fusil	6e " Un Amour Secret
Le Fou Yégo, 1re série	6e série, L'Enlèvement de Jeanne	7e " Le Fils du Condamné
L'Invasion, 2e série	7e série, Kernoc	8e " La Fée des Saules
Le combat de Falkenstein, 3e série	8e série, A la Buonnette	9e " La Fiancée de la mort
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série	9e série, Le secret de Philopen	10e " Une Nouvelle à sensation
La Fille de Margaret, 2e série	10e série, Crochetout	11e " Le Châtiment
L'Heritage Fatal, 1re série	Le dernier des Tremolin	Le Chemin des Larmes :
Le Jettatore, 2e série	Le mangeur de Poudre	1re partie, Un Amour déçu
Le Diamant Caché, 1re série	L'assassinat de Versailles	2e " La demande en Mariage
Camille, 2e série	Le crime de la rue Saint-Laurent :	3e " Le Drame Conjugal
Le Testament du Commandeur, 3e série	1re partie, Le Meurtre	4e " La Misérable
Une Famille Corse	2e partie, La chasse à l'homme	5e " La Vengeresse
La mort de Pierre Duvernay, 1re série	3e partie, L'Expiation	6e " Les Malheurs de la Comtesse
La Folle, 2e série	La Mort d'un Forçat :	7e " Les Enfants Perdus
Le Sacrifice de Germaine, 3e série	1re partie, L'Evasion du Baigne	8e " La Femme Martyre
La Vengeance, 4e série	2e partie, Forçats et Gendarmes	9e " L'enlèvement de la Comtesse
La Justice de Dieu, 5e série	3e partie, La Mort de Rouget	10e " Un heureux dénouement
L'Honnête Criminel		

AVIS LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS a transporté son Bureau au
N° 69, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.